



LA VIE À PÉRIBONKA AU TEMPS DE

MARIA CHAPDELAINE

Interview accordée par Mme Eva Gauthier-Dionne
(84 ans)

à

Raynald Talbot, le 22 avril 1978

Interview avec Madame Eva Gauthier-Dionne

Q. Madame Eva Gauthier-Dionne, vous avez connu Louis Hémon?

R. Oui, Monsieur.

Q. A ce moment-là, quel âge aviez-vous?

R. Moi, j'avais 18 ans.

Q. Et, lui, de quoi il avait l'air?

R. Pardon?

Q. De quoi il avait l'air, Louis Hémon?

R. C'était un homme qui avait l'air assez sévère.

Q. Il était grand?

R. Assez grand, oui; il était blond...

Q. Petit?

R. Mince, assez élancé même, de taille assez mince.

Q. A quel âge avez-vous lu Maria Chapdelaine?

R. Je l'ai lu quand j'avais deux ou trois enfants; je devais avoir 25-26 ans.

Q. Alors, donc, c'était avant ou après 1920?

R. C'est après 1920.

Q. Après 1920... C'est donc avant que vous ayiez vu le film qui a été tourné ici?

R. Ah! oui. Oui!

Q. Bon. Avez-vous trouvé que le livre - vous vous rappelez le livre dans l'ensemble - était assez vrai par rapport à la vie des colons de 1912-1914 par exemple?

R. Oui, quant à la vie que ces gens-là faisaient, c'était pas mal: le livre rapportait pas mal les choses telles qu'elles étaient dans ce temps-là!

Q. Par exemple? des détails précis dont vous vous souviendriez facilement?

R. Bien, des détails, dont je me souviens, j'en ai pas beaucoup à la mémoire, là.

Q. Ça va peut-être venir tout à l'heure... Vous avez sûrement trouvé des erreurs dans le roman par rapport à la vie des gens ou par rapport aux personnes qui étaient nommées. Quelles sont les plus importantes ou quelques-unes dont vous vous souvenez?

R. Bien, les plus importantes... je ne sais pas bien, moi, ce que vous voulez. Quand je l'ai connu, Louis Hémon, moi, je ne savais pas qu'il était écrivain et puis on ne se doutait pas de ça, personne, ici dans la place.

Q. Vous m'avez déjà dit que, quand il parlait de la criée des cochons à la porte de l'église et puis que Charles-Eugène Gauthier parlait des cochons de sa grand'race...

R. Oui, ça me déplaisait au dernier point.

Q. Parce que c'était un jeu de mots qui était compromettant...

R. Ensuite son livre aussi, pour nous autres, les gens de la place, le début du livre là quand il nous dit que... Est-ce que vous l'avez lu, la première édition?

Q. Oui, je l'ai lu.

R. Vous l'avez lu? Bien, vous avez remarqué qu'il disait que, qu'à Péribonka, qu'il y avait à peu près juste Maria Chapdelaine qui était...qui avait assez d'instruction parce que la plupart des gens, c'était des gens illettrés; ce n'était pas le cas du tout...

Q. C'est ce que je pensais...

R. Parce qu'on avait un marchand ici, au coin, M. Desjardins; il avait fait un cours commercial; on avait son voisin, M. Hébert, qui parlait l'anglais et le français; il venait du Maine.

Q. Samuel Bédard aussi.

R. Samuel Bédard pareil.

Q. On voit sa signature dans les registres de Péribonka...

R. Il y avait Mme Niquet qui gardait le bureau de poste, qui était maître de poste, puis, il y avait le central du télégraphe; c'est une femme bilingue, c'est une Irlandaise, elle était

Irlandaise, elle parlait très bien le français... Je n'ai pas aimé ça parce qu'il n'avait pas que Maria Chapdelaine qui...

Q. Il y avait d'autres belles filles dans le coin?

R. Ah il y en avait d'autres.

Q. Oui! Maintenant, est-ce que vous avez rencontré, dans le roman, des gens que vous connaissiez très bien et qui étaient nommés par leur nom? Vous en avez quelques-uns? Vous pouvez nous en nommer?

R. Ah oui, presque tous, sauf les gens de Mistassini que je ne connaissais pas, comme celui qui est apparu comme l'amant de Maria Chapdelaine et qui est mort.

Q. François Paradis?

R. Paradis là, lui, je ne l'ai pas connu: mais ça, ce n'est pas tout à fait vrai, il y avait quelque chose là-dedans.

Q. Bon.

R. C'était pour arranger son roman; c'était bien réussi; l'histoire a très bien tourné par exemple.

Q. D'après vous, en quelle année que Louis Hémon place son histoire? Est-ce que c'est avant 1910 ou après 1910?

R. Ah bien ça je ne peux pas me rappeler de cela. Je ne sais pas.

Q. Non?

R. En quelle année disent-ils qu'il est mort lui?

Q. Il est mort en 1913...

R. En '13, c'est vrai.

Q. Le 8 juillet.

R. Il a été juste un an, à peine un an, je pense que c'est quinze mois.

Q. Ici au Lac Saint-Jean?

R. Ici à Péribonka mais quand il a parti de Péribonka, je pense qu'il a été à Roberval.

Q. Oui, Kénogami.

- R. Il me semble que c'est à Roberval ou dans le comté de Chicoutimi. Quand il a parti, nous autres, on n'a pas su..., il est parti sans...
- Q. Ça ne vous a pas peiné?
- R. Sans adresse, sans nous laisser d'adresse.
- Q. Est-ce que c'est vrai qu'à ce moment-là, les femmes ne sortaient pas de l'église en même temps que les hommes mais après? D'une manière générale?
- R. Non, les gens sortaient de l'église en même temps.
- Q. Il y en avait peut-être quelques-unes qui restaient, par dévotion?
- R. Peut-être que les hommes étaient plus pressés à sortir... mais c'est une chose que je n'ai jamais remarquée, par exemple...
- Q. C'est mentionné pourtant dans le roman!
- R. Ah, c'est mentionné?
- Q. Oui, c'est mentionné dans le roman.
- R. Ah bien, il y a bien des choses que j'ai oubliées...
- Q. Il est question d'un forgeron de Péribonka, à ce moment-là, qui est nommé dans le roman comme Cléophas Pesant, Thaddée Pesant plutôt. Est-ce qu'il y avait un forgeron, dans le temps, qui s'appelait d'un nom semblable?
- R. Bon, moi, je n'en ai pas connu ici à Péribonka. Quand on est arrivé—je suis arrivée ici en 1911—, c'était un Monsieur Cauchon qui était forgeron. C'est bien juste si son petit nom n'était pas Philippe. Je pense que c'était Philippe Cauchon mais je ne suis pas certaine. Il me semble que ce n'était pas Pesant; ensuite de cela, on a eu M. Lamarre; ce sont les deux seuls forgerons qu'on a eus ici à Péribonka. Mais il y avait un forgeron quand Louis Hémon est venu habiter la paroisse.
- Q. Il est dit dans le roman aussi que les hommes emportent leur tabac dans une vessie de cochon, comment ça se fermait cette vessie-là?
- R. Bien, ils soufflaient la vessie puis ensuite ils la faisaient sécher puis ils la grattaient pour laisser juste une petite peau. Puis c'était bordé. Les femmes bordaient cela avec du velours ou du satin comme vous voulez.

Q. Ah oui? Mais la peau était de quelle couleur?

R. C'était naturel.

Q. C'était jaunâtre?

R. Oui. Mais la bordure, l'homme qui voulait l'avoir donnait sa couleur préférée.

Q. Mais est-ce que ça pouvait se fermer avec une courroie qui glissait?

R. Il y avait ça. Puis ils attachaient ça avec des cordons. Aujourd'hui, c'est plus moderne que ça, hein!

Q. Oui... mais c'était charmant parce que cela prenait toutes les formes quand ils mettaient ça dans leurs poches. J'en ai déjà vu... Vers quelle année et pourquoi est-ce que la criée des nouvelles de la paroisse, à la porte de l'église, est tombée?

R. Ah! Ça je ne sais pas. Il y en a qui n'aimait pas ça; ensuite, ça dépend aussi un p'tit peu des prêtres. Il y a des prêtres qui aimaient ça sauf que, dans le mois de novembre, il se vendait des petits animaux, il se vendait quelque chose, des volailles dans le mois des morts... ça servait pour les âmes.

Q. Maintenant... on criait aussi les autres nouvelles de la paroisse. Ça, moi, je n'ai pas entendu ça par chez moi mais on criait quand même, on vendait des petits cochons, du sucre d'érable à la porte de l'église. Mais est-ce que, d'après vous, la criée des nouvelles de la paroisse serait tombée avec l'arrivée du téléphone?

R. Je ne le sais pas. Après que j'ai été arrivée ici, la criée, après la messe, ça a duré trois ou quatre ans, peut-être cinq ans, mais la criée des nouvelles, ça a tombé.

Q. Bon. Ensuite, à peu près vers 1912, quel salaire un homme pouvait gagner dans les chantiers, supposons, en moyenne par mois ou par jour?

R. En 1912?

Q. Ça c'est dans le temps que vous êtes arrivée ici ça, oui.

R. Je n'étais pas mariée; je me suis mariée en 1914.

Q. Ça devait vous intéresser à ce moment-là?

R. Je ne sais pas..., je sais, par exemple, après que j'ai été mariée là, des fois que mon mari travaillait pour le Conseil, c'est bien juste si c'était pas \$1.00 par jour ou \$.80. Mon

père travaillait aux Etats-Unis, lui, il gagnait \$1.80 par jour aux Etats-Unis. Ici, au Canada, je crois qu'il devait y avoir une différence de prix.

Q. Puis un homme, quand il travaillait dans les chantiers, est-ce qu'il gagnait plus que s'il travaillait dans les travaux publics ici de la paroisse?

R. Oui.

Q. Par exemple, au quai. Et puis, à cette époque, est-ce qu'il y avait beaucoup de cultivateurs qui faisaient la chasse pour vendre des peaux, des fourrures? Est-ce que c'était surtout des animaux à fourrure comme le renard puis quoi encore?

R. Oui, nous autres icitte, c'était notre marchand général qui achetait ça puis il revendait ça ou il envoyait cela dans les maisons qui travaillaient les peaux, même qui travaillaient les vêtements aussi.

Q. Vous m'avez dit que vous aimez beaucoup tisser au métier, - et vous faites de très belles choses-. Est-ce qu'à ce moment-là il y avait beaucoup de femmes qui faisaient ce travail?

R. Ah oui. Du tissage que vous voulez parler?

Q. Oui, je ne parle pas rien que des catalognes, des tapis, mais de la fantaisie, de la flanelle, par exemple pour s'habiller.

R. Moi, j'en ai pas connu mais quand j'ai commencé à élever ma famille, je n'étais pas entrée dans le cercle de fermières parce que notre cercle de fermières s'est ouvert en 1928. Puis, moi, mais quand mes enfants étaient jeunes, je ne m'en suis pas occupé. Il y en avait peut-être quelques-unes qui en travaillaient mais c'était général.

Q. Maintenant une autre question dans un autre domaine. A ce moment-là, les hommes est-ce qu'ils préféraient les femmes plutôt grasses que les femmes grandes, élancées?

R. Ah bien ça, il faudrait que vous alliez demander cela à un homme...

Q. Vous devriez le savoir...

R. Dans le temps, les hommes devaient avoir les mêmes goûts que les hommes d'aujourd'hui.

Q. C'est bon ça. Puis les hommes, en général, le dimanche, comment ils s'habillaient? Est-ce qu'ils s'habillaient avec des complets, avec des cravates?

R. Ah oui, ah oui. Quand ça a commencé, que la cravate a tombé, les femmes étaient toutes surprises, les hommes n'étaient pas chics...

Q. Ah oui. Puis est-ce que, en général, les couleurs que portaient les hommes, c'était des couleurs foncées, noir ou bleu?

R. Il y avait des carreautes, quadrillés, dans le temps, parce que je me rappelle de M. Samuel Bédard; il portait un habit carreaute. Dans ce temps-là, c'était chic. C'était des petits pantalons étroits à la mode des jeans d'aujourd'hui.

Q. Puis la semaine...

R. Des salopettes.

Q. Ah des salopettes?

R. Ah oui.

Q. En grosse étoffe du pays, l'hiver?

R. L'hiver, oui. Pas en été.

Q. L'hiver, oui... l'hiver. Puis, chez les femmes, le dimanche, est-ce qu'il y avait beaucoup de variété dans les costumes? Des fantaisies comme elles sont très habiles pour en faire?

R. Moi, quand je suis arrivée ici, je trouvais que les jeunes du Lac Saint-Jean étaient bien fiers au prix où était l'habillement. Moi, je trouvais que je n'étais pas habillée; je trouvais que j'étais pas comme les autres.

Q. Est-ce qu'il y avait beaucoup de femmes, dans ce temps-là, qui portaient des manteaux de fourrure?

R. Il y en avait quelques-unes.

Q. Quelques-unes... Les femmes à l'aise ou encore les femmes qui devaient parcourir de grandes distances en voiture?

R. On sait bien que la première année que je me suis mariée mon mari m'a payé un manteau de fourrure. Je n'en avais pas.

Q. Oh là là!... Les jours de la semaine, à la maison, quand vous étiez sûres de ne pas recevoir de visiteurs, les femmes comment s'habillaient-elles? C'était une jupe longue avec un tablier?

R. C'est plutôt des jupes trois-quarts ajustées, là. Ce n'est pas beaucoup une bonne longueur pour des robes mais tout de même...

Q. Puis les manches longues, puis boutonnées jusqu'au cou.

R. Oui, ah oui...

Q. Ça ressemble à quelque chose qu'on voit, pas loin de nous...

R. Même les collets hauts, les collets montaient avec des pointes jusqu'aux oreilles...

Q. En gros, la mode c'était quoi, en 1912? La mode pour les femmes...

R. C'était... Moi je trouve que, quant à dire, quand on veut porter un vêtement chic, pas pour le travail que je parlais, quand on voulait porter un vêtement chic, les modes n'ont pas tellement changé... Il y avait peut-être quelques petites variations dans les coupes mais à part de ça...

Q. Et la plupart elles s'habillaient avec des tissus qu'elles achetaient dans les magasins?

R. Oui, nous autres, dans le temps, notre magasin c'était chez Eaton.

Q. Ah oui, vous commandiez par les catalogues.

R. On faisait venir par le catalogue; on ne pouvait pas faire autrement. Nous autres, il fallait aller à Roberval, puis pour aller à Roberval, il fallait traverser sur le lac en hiver...

Q. Ah oui.

R. En été on allait en bateau.

Q. Les jours ordinaires...on va passer à d'autres domaines, la mangeaille, la nourriture. Les jours ordinaires, qu'est-ce qu'on mangeait, par exemple, au déjeuner? Supposons chez vous. Vous étiez à la campagne, peut-être sur une terre, je ne sais pas trop...

R. Chez nous, dans ma famille, on a toujours mangé soit des cretons, de la tête fromagée, le matin; mais y ont toujours déjeuné le matin. J'ai élevé ma famille puis ils ont toujours déjeuné le matin; l'affaire de ne pas déjeuner le matin là, pour moi, ça faisait pas.

Q. Est-ce que les crêpes vous faisiez ça?

R. Oui. Il y en avait qui avaient la patience de faire des crêpes, je crois bien. Je me rappelle de temps en temps, ça fait déjà plusieurs années, quand mon mari est mort, le plus vieux

avait 20 ans puis ils avaient ouvert le "boom" ici; c'était un M. Gravel qui était là au "boom". Puis mon fils, il travaillait là puis le matin, eux autres, ils étaient deux heures sur l'heure avancée. Nous autres, quand on avait 6h00, eux-autres avaient 4h00, ce qui fait qu'il fallait se lever à 4h00 pour allumer le poêle. Et puis il fallait qu'il mange des crêpes, le matin. "Moi, qu'il disait, passer l'avant-midi sans manger de crêpes, j'ai faim, j'ai l'estomac tout à l'envers". Fallait que j'y fasse des crêpes.

Q. En plus de cela, il devait y avoir ce qu'on avait ailleurs: le gruau, les grillades de lard...

R. Oui, les fèves au lard salé...

Q. Le matin... des fèves au lard? Eh ben!

R. Ils mangeaient des fèves au lard. Ah oui, on les faisait le soir, surtout l'hiver, le poêle chauffait, le four chauffait, on mettait ça à cuire le soir; le lendemain matin, on se levait, les fèves au lard étaient prêtes à manger.

Q. Puis au dîner?

R. Dans ce temps-là, on avait un boucher une fois par semaine, on n'avait pas de frigidaire; ceux qui avaient des glacières, ils se coupaient de la glace sur la rivière et pouvaient conserver leur viande mais, nous autres, on n'en avait pas.

Q. Alors ça veut dire que, l'été, vous mangiez moins de viande...

R. On mangeait des viandes en conserve. On achetait notre viande fraîche pour le dimanche. Des fois on en avait assez pour le lundi quand que la température n'était pas trop chaude. Mais quand il faisait bien chaud, on n'en achetait rien que pour une journée.

Q. Puis, au souper, le soir, c'était les restes du dîner ou bien autre chose?

R. C'était des grillades de lard salé avec des patates fricassées.

Q. Ah bon, c'est intéressant, ça.

R. Ou bien un hachis quand... On faisait beaucoup de conserves, nous autres, ici; j'ai toujours fait beaucoup de conserves. D'abord on tuait nos animaux; on a toujours eu des animaux qu'on tuait l'automne, après que les gelées étaient prises; puis, avant que les chaleurs du printemps arrivent, bien là, on mettait en conserves, on salait notre lard dans des quarts de lard salé.

Q. Comment ça se salait du lard?

R. On allait chez notre marchand; le marchand général, ici, il nous a rendu des grands services. Il en gardait, lui aussi, du lard salé puis ce qui restait dans le fond de ses quarts, il y avait du salpêtre, là-dedans puis du gros sel.

Q. De la saumure...., c'est ça.

R. Il fallait faire deux salaisons, parce que faire juste une salaison, on risquait de perdre notre viande; on faisait une première salaison là puis au bout d'une quinzaine de jours, on enlevait cela, sans la laver par exemple, on vidait notre quart, puis on faisait une autre saumure, on mettait des rangs de gros sel dans le fond de notre quart, ensuite on mettait un rang de lard salé puis un rang de sel, puis un rang de lard salé...

Q. C'est ça...

R. Ça se conservait très bien mais autrefois, vous savez, on avait nos caves qui nous aidaient beaucoup parce que les caves étaient fraîches, c'était des caves creusées dans la terre; aujourd'hui on n'en a plus.

Q. Il n'y avait pas de planchers de bois?

R. Non, non, c'était sur la terre; on réussissait à conserver des pommes, on achetait des pommes, l'automne, dans des gros barils de trois minots puis on réussissait à les conserver jusqu'au mois d'avril.

Q. Alors ça veut dire que, en gros, la nourriture de l'été était à peu près la même que celle de l'hiver, sauf que vous aviez peut-être plus de viande fraîche l'été que l'hiver.

R. On s'arrangeait pour que... mais nos enfants n'étaient pas capricieux comme aujourd'hui, par exemple! Ça ne se serait pas trop facile de les faire manger du lard salé trois fois par jour... On faisait de la soupe aux pois, eux autres nous disaient "Faites-la refroidir, s'il y a du maigre..." Quand il y avait du maigre, dans ce temps-là, on n'avait pas de misère à les faire manger, "faites-la refroidir puis on en mangera". Ils mangeaient ça le soir; ils aimaient ça avec des patates chaudes; on s'est réchappé la vie; il n'y en a pas de mort.

Q. On dit encore qu'à ce moment-là, c'était l'époque de la prohibition, c'est-à-dire qu'on ne vendait pas de boissons dans les magasins, les épiceries.

R. On faisait venir cela de Québec...

Q. Mais est-ce qu'on en buvait quand même?

R. Hein? Bien oui! On faisait venir ça par un bateau.

Q. Puis est-ce qu'il y avait des gens qui fabriquaient, ici, du vin ou encore de l'alcool, dans les alambics?

R. Ah bien! Vous pensez bien qu'il y en a toujours eu mais j'en ai pas eu dans ma famille, du moins je le pense pas, j'en ai pas eu connaissance, ailleurs peut-être, c'est pas garanti.

Q. Je voulais vous poser une autre série de questions sur la maison. Mais vous m'avez décrit la cave tout à l'heure. Disons qu'on va passer cette question-là puis on va parler du rez-de-chaussée dans les maisons ordinaires. Qu'est-ce qu'on trouvait au rez-de-chaussée? Quelles sont les pièces qu'on trouvait et les meubles? Les principaux meubles? Un peu partout?

R. C'était des meubles... Il y avait beaucoup de meubles qui étaient faits ici: des tables, des lits... Prenez, autrefois, il fallait cuire notre pain; on se faisait faire des huches; quand le mari n'était pas bricoleur, on faisait construire cela par un menuisier qui était plus habile que lui.

Q. Alors il y avait la huche, l'armoire puis la table, naturellement, les chaises...

R. Je me rappelle, par exemple, avant qu'on arrive ici, avant que j'aille aux Etats-Unis, il n'y avait pas d'eau chez ma mère; - moi j'ai été élevée par des parents adoptifs mais ma mère vivait encore, - avant de partir pour les Etats-Unis, j'avais été voir ma mère. Tout, partout, ça m'avait frappée, il n'y avait pas de pompe; nous autres on avait des pompes parce qu'ici, au Lac Saint-Jean, c'est facile, c'est de la terre forte - ils font faire un trou dans la terre et, tout de suite, ils ont de l'eau. Ils creusaient des puits près de la maison, ils remplissaient ça en pierres des champs, puis, ensuite, ils allaient chercher de l'eau. Puis, moi, ce qui m'a le plus frappée dans tout ce meublier-là, c'était le banc des chaudières, - ils appelaient cela le banc des siaux -. Dans ce temps-là, ils ne disaient pas une chaudière, ils disaient qu'ils allaient chercher de l'eau au puits avec un siau.

Q. Puis ces siaux-là, est-ce que c'était en bois ou bien en métal?

R. Il y en a qui était en bois mais il y en a d'autres qui étaient en métal. C'était bien arrangé; il y avait une place pour deux seaux puis, ensuite de ça, il y avait une petite tablette pour les tasses: ceux qui ne voulaient pas boire avec une tasse pouvaient boire avec un verre.

- Q. Ensuite, combien il y avait de pièces dans le rez-de-chaussée? Est-ce qu'il y avait un salon? Naturellement, il devait y avoir la cuisine, la salle à manger, une chambre...
- R. Ça dépendait des familles. Les familles nombreuses ne pouvaient pas se payer le luxe d'un salon. Ensuite, quand que les enfants grandissaient, les jeunesses étaient à la maison, les filles faisaient leur jeunesse dans le salon.
- Q. Donc, en général, on peut dire qu'il y avait trois pièces, au rez-de-chaussée.
- R. Oui. Une chambre à coucher en bas.
- Q. Pour les parents? Puis à l'étage supérieur?
- R. C'était surtout des chambres.
- Q. Comment c'était divisé? Est-ce qu'il y avait un passage au milieu puis des chambres de chaque côté ou bien est-ce qu'il y avait des chambres...
- R. Bien, ça dépendait. Si c'était une maison qui était séparée rien qu'en deux, en haut, il y avait juste l'entrée, la montée, une porte d'un bord puis une porte de l'autre. Les gardes-robes dans les avant-couvertures.
- Q. Il devait y avoir deux ou trois lits dans ces grandes chambres: les filles d'un côté, les gars de l'autre?
- R. Oui. Nous autres, c'était notre cas. J'ai eu des chambres en haut qui avaient trois lits.
- Q. Oh! Ça devait être un peu partout comme ça.
- R. J'ai rien que deux filles. Eux autres étaient correct.
- Q. Est-ce que ces maisons, en général, étaient assez grandes? De quelles dimensions, par exemple?
- R. La mode n'était pas à l'étroit, non...
- Q. Non?
- R. On n'est pas habitué à cela.
- Q. Maintenant les maisons de planches, les maisons de briques, plus tard, c'était des grandes maisons parce que les familles étaient nombreuses?

- R. Ah oui, oui. Parce que moi, je me rappelle, quand je suis arrivée ici, chez Mme Niquet c'était une maison en bois. C'était un "campe" en bois rond. Mais c'était bien arrangé; puis la cuisine, c'était la moitié de la maison, puis il y avait un salon, et, dans le coin, un piano; il y avait des jeunesses: les filles avaient été au couvent, elles avaient appris la musique, elles savaient jouer le piano. C'était un charme pour le maître de la maison.
- Q. Et puis est-ce que vous avez vu des maisons où l'on mettait du papier journal sur les murs?
- R. Ah oui, ah oui.
- Q. Pourquoi est-ce qu'on faisait ça?
- R. Pour éviter de refaire de la tapisserie.
- Q. Oui, mais ce n'était pas une décoration?
- R. Non, non. C'était pour cacher les défauts qu'il y avait sur les murs, surtout ceux qui avaient des maisons en bois rond. Ils recouvraient leur bois rond et calfeutraient avec de l'é-toupe. Puis ils recouvraient ça souvent en papier à construction, en papier gris en rouleau. Ils collaient de la tapisserie par là-dessus. Je ne sais pas quelle idée, je ne sais pas; j'ai entré dans beaucoup de maisons où j'ai vu ça.
- Q. D'après Monseigneur Tremblay et d'autres, on mettait ce papier journal pour couper les courants d'air qu'on sentait toujours à travers les murs.
- R. Mais moi je croirais plutôt parce que, si vous aviez des espaces entre les planches ou les bois ronds, comme vous voudrez, s'il y avait des espaces, quand même il y aurait du papier journal là, ça n'arrêtait pas le froid de l'hiver, soyez-en sûr.
- Q. Des fois, on pouvait calfeutrer et il restait encore des petits trous. Bon, c'est à peu près ce que j'avais trouvé. Les murs extérieurs de maison comment est-ce que c'était fait?
- R. Ils étaient naturels, ceux qui étaient en bois rond, c'était naturel, ça restait comme ça.
- Q. Est-ce que ça restait longtemps sans changer d'aspect?
- R. Ah oui. Quand je me suis mariée - je me suis mariée en 1914 - les maisons en bois rond n'étaient presque plus habitées; on s'en servait pour faire des hangars.

- Q. Donc, il y avait encore des maisons en bois rond mais il y en avait surtout en planches... Est-ce qu'il y en avait plusieurs qui mettaient de la peinture sur les planches à l'extérieur?
- R. Oui, surtout ici dans le village, quand je suis arrivée ici en 1911, à peu près toutes les maisons étaient peinturées puis, c'est curieux et drôle à dire, c'était presque comme aujourd'hui, elles étaient toutes peinturées en blanc, il y avait presque pas de couleurs dans les maisons dans le village, comme aujourd'hui. Ils ont baptisé notre village, "le village blanc".
- Q. Oui, c'est vrai; ici, tout est blanc. Maintenant est-ce qu'il y avait des gens à cette époque-là qui recevaient des journaux?
- R. Ça venait par la malle. Ça venait de Québec.
- Q. Ça venait de Québec? Il n'y en avait pas qui étaient imprimés à Chicoutimi ou à Roberval?
- R. Non. Pas dans le temps; même dans les années de mon mariage, nous avions notre Soleil - j'ai toujours été abonné au Soleil; ça vous dit peut-être mon parti mais en tout cas...
- Q. C'est un parti à la mode, ces jours-ci.
- R. Il venait de Québec. Mais quand Québec a discontinué d'envoyer le Soleil au Lac Saint-Jean, on a été bien déçu; on a été bien déçu parce que, Chicoutimi nous a pas donné le rendement comme, avant, Québec faisait avec le journal.
- Q. L'été, est-ce qu'il y avait des moustiques dans les maisons? On voit dans Maria Chapdelaine qu'on chassait les moustiques avec de la boucane. Avez-vous fait ça, vous?
- R. Bien oui.
- Q. Dans les maisons?
- R. Non, pas dans la maison; on s'arrangeait pour se mettre des moustiquaires; si on n' avait pas de moustiquaires en métal, on les faisait en linge. C'était des passes en linge; elles ne duraient pas longtemps.
- Q. Quels étaient les plus tannants de ces moustiques-là?
- R. J'ai bien détesté les maringouins puis je les déteste encore! Laissez-moi vous dire que, quand on travaille dans le jardin puis qu'il nous vient un nuage de maringouins, dans ce temps-là, vous savez, on ne les aime pas beaucoup!

- Q. Il paraît que de ce côté-ci de la rivière Péribonka, c'est une région détestable pour les maringouins à cause des terres basses et humides, des tourbières...
- R. Moi, je vous dis qu'il y a les brûlots; ça on ne les voit pas puis ça nous pique, ça nous brûle; c'est bien baptisé.
- Q. Moi, ceux que je trouve les plus détestables, ce sont les petites mouches noires.
- R. Si vous voulez dire comme moi, dans ces insectes-là, il n'y en a pas qui sont aimables...
- Q. Non, non. Bon. Venons-en maintenant au travail des hommes. Même si ça se passait à l'extérieur, vous avez dû voir ça souvent. Quand ils faisaient de la terre neuve, de quels outils se servaient-ils?
- R. Mon mari, quand il faisait de la terre neuve - parce qu'on a resté deux ans sur une terre -, travaillait à la hache. Quand je me suis mariée, on restait sur une terre mais, en dernier, il s'était acheté des arrache-souches mais il arrachait les racines des arbres, il arrachait ça avec des chevaux.
- Q. Ces arrache-souches, il en est question dans Maria Chapdelaine. J'en ai vu de trois sortes, moi. Celui qu'utilisait votre mari, par exemple, comment il était fait?
- R. C'était fait avec... Je n'en ai jamais bien vu mais ses livres ont assez trainé dans la maison quand il s'est décidé de se servir de cela, je voyais les illustrations. C'était des chaînes qu'ils attachaient après la souche ou après les grosses racines. Il essayait autant que possible de briser les racines avec des haches, près du tronc, aussi loin que possible. Ensuite ils arrachaient ça avec les machines, avec les chaînes; c'était plutôt, comme on dirait... Ils roulaient avec de grandes barres. Ils se mettaient deux ou trois hommes et ils réussissaient à arracher les racines comme ça. Ils avançaient ça à mesure que la racine sortait de terre, puis ils reculaient toujours.
- Q. Ça veut dire qu'il y avait donc des roues?
- R. Il y avait des choses, je ne sais pas trop comment on peut appeler ça: je ne me suis jamais perfectionnée...
- Q. C'était haut cela?
- R. Non, ce n'était pas absolument haut. Avant ça, on aurait dit que c'était à peu près rien, mais j'ai bien vu, par exemple, des chevaux arracher des souches.

Q. Avec deux gros crochets?

R. Oui, avec des chaînes. Ils attachaient ça avec des chaînes; ils mettaient des crochets après les baculs; ils mettaient un couple de deux chevaux. Ça s'arrachait encore avec l'aide des hommes, avec des perches...

Q. Des leviers...

R. Ils aidaient pour essayer à lever.

Q. Et puis les veillées? Les gens, à ce moment-là, n'avaient pas beaucoup l'occasion de voyager; il n'y avait pas de routes, il n'y avait pas de voitures, je veux dire des voitures-automobiles; il n'y avait que des voitures à chevaux...

R. On n'allait veiller que le dimanche soir. Ça ne commençait pas le vendredi, dans ce temps-là: aujourd'hui, ça commence le vendredi et ça finit le dimanche. Nous autres, on avait qu'une journée, le dimanche.

Q. Ces veillées-là réunissaient les parents, les voisins, tous ceux qui voulaient venir?

R. Oui, quand il y avait le salon, les jeunes veillaient dans le salon puis les gens mariés veillaient dans la cuisine. On réussissait toujours à se trouver quelqu'un qui nous faisait de la musique, de la musique à bouche.

Q. Il y avait Ferdina Larouche qui était violoneux; il y avait des femmes qui jouaient du piano ou de l'accordéon?

R. Oui.

Q. Bon, en gros, qu'est-ce que vous faisiez pour vous amuser? Vous aviez de la musique, vous pouviez danser...

R. Ça commençait par les jeux de cartes.

Q. Ah par les jeux de cartes!

R. Oui.

Q. Quels jeux jouait-on dans ce temps-là?

R. Il y avait des jeux de société, toutes sortes de jeux.

Q. Vous souvenez-vous des jeux de cartes qu'on jouait à cette époque-là? Quels étaient les noms des jeux?

R. Moi, je me rappelle, je n'ai jamais été "amateur" de jeux de cartes. Je n'ai jamais aimé jouer aux cartes. D'abord, je

n'étais pas chanceuse aux cartes. Quand je voyais que je perdais trop, je trichais et puis on ne voulait pas m'endurer...

Q. Ha! ha! ha! Vous trichez encore?

R. Je suis encore pareille aujourd'hui. Ah oui, quand je suis prise pour jouer aux cartes, je triche.

Q. Vous ne vous souvenez pas du nom des jeux de cartes? Il y en a deux qui sont mentionnés dans Maria Chapdelaine; il y a le 4-7, et le boeuf - les gens devaient prononcer le "beu"-.

R. Ah oui, j'hais pas ça non plus; j'aime bien, quand on joue aux cartes et qu'on dit: "On va jouer au beu". J'aime bien ça; c'est le jeu de cartes que j'aime le mieux malgré que je n'aime pas jouer aux cartes. J'aime ça quand l'as mange le roi, ils disaient: "Il a mangé son beu"; il faisait manger son boeuf parce qu'à ce jeu de cartes-là, il faut gager. Quand on n'a pas l'as dans notre jeu puis qu'on prend un gros jeu, on risque de faire manger notre beu.

Q. Mais, l'été, ça se comprend, ça devait se faire assez régulièrement: les hommes étaient revenus des chantiers, donc vous pouviez vous faire conduire...

R. Ah oui mais, chez nous, c'était surtout en hiver...

Q. Mais, l'hiver, les hommes étaient partis dans les chantiers, c'était surtout des femmes qui se réunissaient?

R. Ah oui...

Q. Et elles allaient veiller toutes seules?

R. On n'allait pas veiller dans ce temps-là; on attendait que les hommes arrivent, à part que, quand il restait un homme dans la maison. Moi, je n'ai jamais été; après que j'ai été mariée, je n'ai jamais été une courailleuse de veillées; je restais à la maison...

Q. A quel âge une fille devenait-elle une grande fille? Quand commençait-on à l'appeler une grande fille?

R. A quel âge? Ça commençait assez jeune, à peu près 16-17 ans.

Q. Donc, ça n'a pas changé beaucoup.

R. Quand il y avait des jeunes, ils s'amusaient tous ensemble; même quand ils avaient 15 ans, ils s'amusaient avec les autres pareil, la même chose; c'était pas comme aujourd'hui.

- Q. Est-ce qu'on commençait à l'appeler grande fille quand elle commençait à aider sa mère ou bien quand elle commençait à jeunesser?
- R. C'était surtout quand elle commençait des travaux de cuisine, comme sa mère.
- Q. Vers 13-14 ans...
- R. Oui, et il y en a qui ont commencé bien plus jeunes que ça. Moi, j'ai commencé vieille...
- Q. Vous étiez sage?
- R. J'ai eu des avantages que d'autres n'ont pas eu.
- Q. Comment ça se passait, à ce moment-là, quand un gars allait voir sa blonde? Il arrivait...dites-moi à partir du moment où il frappait à la porte.
- R. Il fallait qu'il dise le bonjour au maître de la maison; ensuite, quand on avait un salon, il passait au salon; quand on n'avait pas de salon, bien, il demeurait dans la cuisine.
- Q. Dans les premiers temps qu'il venait à la maison, il allait quand même au salon avec la fille, mettons une fille de 15-16 ans?
- R. Oui, ah oui, mais il y avait quelqu'un dans la cuisine.
- Q. Puis il entendait un peu ce qui se discutait. Et puis, quand ils avaient des petits secrets, plus tard, vers la fin...
- R. Dans ce temps-là, ce n'était pas facile, on ne pouvait pas fermer la porte, il fallait laisser la porte ouverte.
- Q. Vers la fin de leurs fréquentations, au moment où ils parlaient de se marier peut-être, comment est-ce qu'ils pouvaient raconter leurs petits secrets dans des maisons aussi étroites, comme ça, ou quand la porte était ouverte, quand ils étaient certains que les gens les entendaient?
- R. On n'a jamais eu de secret.
- Q. Non?
- R. Moi, je n'ai jamais eu de secret. Je ne sais pas s'il y en a qui en avaient... Je ne les ai pas toutes connues.
- Q. Oh, ça doit... Mais il faut dire aussi que les filles, à cet âge-là, deviennent habiles; elles réussissent à inventer des trucs pour se cacher des autres...

R. On était habitué à ça, je ne sais pas... Moi, j'ai eu la chance d'avoir un salon; on avait un salon et une salle à manger, ça fait que je n'ai pas connu cette situation.

Q. Est-ce que, en général, les garçons et les filles se fréquentaient longtemps avant de se marier? Plusieurs années?

R. Il y en a qui se fréquentaient assez longtemps mais en moyenne c'était un an, un an et demi, pas plus que ça.

Q. Ils avaient le temps de se connaître?

R. Oui; ça dépendait aussi un peu du garçon, de la manière qu'il était pour être établi. Dans ce temps-là, ils s'occupaient de ça. Ils s'inquiétaient du lendemain bien plus qu'aujourd'hui; aujourd'hui, ils ne s'occupent plus de ça.

Q. Mais ce qui m'intéresse, c'est de voir qu'ils se fréquentaient pendant un an, un an et demi: ils ne se voient qu'une fois par semaine, l'été. L'hiver, le gars est dans les chantiers, donc ils ne se voient pas - ils peuvent s'écrire un peu - mais ils en arrivent à se connaître assez bien pour décider de se marier après un an, un an et demi.

R. Je ne sais pas; il y a un instinct à ça.

Q. Oui?

R. Ah oui.

Q. Vous répondriez à une question embêtante que je pourrais vous poser? Vous, dans votre cas, comment ça s'est passé quand vous avez rencontré votre futur mari pour la première fois?

R. Moi, celui que j'ai marié, ça été une surprise, quand je l'ai connu. Mais quand il a arrivé ici, par exemple, c'était un petit jeune homme de mon âge, de 18 ans.

Q. Oui.

R. Je suis arrivée ici à 18 ans. On s'est fréquenté trois ans. Ça me disait pas grand-chose. Aurait fallu que j'aille rester avec ses parents puis je n'aimais pas ça. J'ai décidé d'en prendre un autre.

Q. Mais ce qui est amusant dans votre affaire, c'est que vous nous avez dit tout à l'heure que vous étiez capable de tricher aux cartes... Vous n'étiez pas capable de tricher dans ce domaine non plus?

R. Aux cartes, je triche mais pas ailleurs...

- Q. Parce que ce n'est pas sérieux aux cartes. Dans le cas où ils en venaient, garçon et fille, à penser au mariage, est-ce que c'était toujours le garçon qui, en premier, devait parler de mariage?
- R. Bien oui, je pense bien, hein! S'il avait fallu que quelqu'un sache qu'une fille avait demandé son ami en mariage la première, je vous dis qu'elle aurait été montrée du doigt. Il fallait qu'elle attende.
- Q. Oui. Puis après? Supposons que le garçon avait parlé de mariage et qu'elle avait consenti, est-ce que c'était la fille elle-même qui en parlait à ses parents ou bien si c'était le garçon qui devait en parler aux parents de la fille?
- R. C'est bien tombé ces choses-là, mais ça se fait encore assez fréquemment, ici, dans nos petites campagnes que le garçon va demander la main de sa future à ses parents.
- Q. C'est bon, ça. Avez-vous déjà entendu dire que des parents aient refusé? Refusé, par exemple, leur fille à un garçon?
- R. Non. Les parents étaient toujours assez d'accord hein.
- Q. Si, supposons, les parents avaient refusé? Avez-vous déjà entendu parler de ça? Qu'est-ce qui serait arrivé? Est-ce qu'ils auraient décidé de ne plus se voir du tout ou bien ils auraient continué de se voir en cachette?
- R. J'en ai connu une qui avait eu bien de la misère à se marier à cause de ça. Mais c'était assez rare. Je n'en ai connu juste une ici à Péribonka. Bien souvent les parents avaient des préjugés, hein? Des fois que ce n'était pas toujours fondé, hein.
- Q. Ensuite il y avait les goûts. Il y a des visages qui ne nous reviennent pas... Bon. En 1911, est-ce que les gens de la région changeaient de paroisse souvent, comme le fait le père Chapdelaine?
- R. Ah oui, c'était appelé à voyager, ça changeait.
- Q. Ils venaient deux ou trois ans, en attendant de trouver mieux puis ils repartaient. Est-ce que c'était rien que pour des questions d'argent ou bien parce qu'ils trouvaient un autre emploi plus avantageux? Probablement ça.
- R. Ensuite ils essayaient de se trouver des emplois plus favorables. Oh! il y en a d'autres qui partaient, qui s'en allaient en ville.

- Q. Vous nous avez dit tout à l'heure que ce n'était pas vrai qu'en 1911-1912, qu'il y avait autant de gens qui ne savaient pas lire. Est-ce que c'était plus fort chez les hommes, les gens qui ne savaient pas lire, que chez les femmes?
- R. C'était plus rare chez les femmes.
- Q. C'était plus rare chez les femmes...
- R. Malgré que j'ai connu des filles, ici, j'ai connu des familles, ici, où les filles étaient au couvent, elles étaient instruites, et où les garçons n'avaient pas eu la chance d'y aller, parce qu'ils devaient aider leurs parents.
- Q. Donc, en général, on peut dire que les femmes étaient plus instruites, à cette époque-là, que les hommes?
- R. Oui, parce qu'elles fréquentaient les classes plus longtemps.
- Q. Dans le cas des familles qui étaient très éloignées, qui étaient trop éloignées pour aller à l'école - on parle des enfants-, qui les intruisait à la maison?
- R. Oui mais on avait des écoles dans tous les rangs, nous autres ici, puis chacun avait son école et celles qui voulaient aller à l'école, se faire instruire, on avait des professeurs assez compétents.
- Q. Maintenant ceux qui étaient dans le rang des Crêpes, au début ils étaient deux ou trois familles...
- R. Ah oui, je ne les connaissais pas, eux autres. Je ne les connais même pas aujourd'hui.
- Q. Ils ne devaient pas avoir une école spécialement pour deux ou trois familles; ils devaient attendre qu'il y en aient un peu plus, j'imagine; alors quand c'était trop loin pour les transporter à l'école, il n'est pas arrivé des cas où la mère instruisait ses enfants?
- R. Dans ce temps-là, les familles étaient plus nombreuses, hein? parce que moi, je sais bien qu'il y avait une école sur la Moreau. Il y avait une école là, il y avait une école au Petit Pari. Quand on est arrivé par ici, nous autres, il y avait eu un moulin à papier qui avait été débâti; il y avait une école; là même il y avait une école; vous en avez encore une sur votre chemin, à votre droite, en vous en allant; à à peu près trois milles d'ici, il y a une maison, aujourd'hui, qu'ils ont réparée, ils ont fait une petite lucarne sur le toit. C'est une ancienne maison d'école ça.

- Q. Bon. Mais vous n'avez jamais entendu dire qu'une mère de famille ait instruit ses enfants à la maison?
- R. Bien quand elle avait des enfants malades peut-être, par exemple, et qu'elle était capable... Ensuite, dans ce temps-là, il faut dire que les mères de famille s'occupaient des enfants qui allaient à l'école. Les mères étudiaient avec leurs enfants parce que, quand on n'étudiait pas, qu'on ne s'assise pas à la table avec les enfants, je vous dis qu'ils aimaient bien mieux aller jouer dehors que de s'accrocher à leurs livres, surtout quand la saison commençait à être belle; sur la fin de l'année scolaire, je vous dis que ce n'était pas aisé, dans le mois de mai ou au commencement de juin, de les faire asseoir à la table une heure pour étudier.
- Q. Oui, quand il faisait chaud. Bon. Passons maintenant à un autre sujet qu'on aurait pu grouper tout à l'heure avec les vêtements. Parlons des bottes de draveur. Il en est question dans Maria Chapdelaine. Vous en avez déjà vu des bottes de draveur? En quoi c'était fait? Est-ce que c'était en caoutchouc ou en cuir?
- R. C'était en caoutchouc. Autrefois, je ne sais pas; avant ça, les hommes portaient des bottes avec des "hausses". Ils faisaient tanner du cuir puis ils faisaient faire leurs chaussures par les cordonniers; on avait des cordonniers habiles.
- Q. On appelait ça des bottes sauvages ou encore des souliers de "beu", ça dépendait des régions.
- R. Il y en a qui^{se} faisait juste avec un genre de hausses basses mais il y en avait d'autres avec des housses de cuir et des quartiers de caoutchouc.
- Q. On voit que, dans Maria Chapdelaine, les personnages ne sortent à peu près pas, l'été, de la maison. Ils ne vont pas, par exemple, au village voisin, à Sainte-Monique ou ici à Péribonka. Mais, l'hiver, ils voyagent beaucoup. Est-ce que ça veut dire que les routes de l'été étaient très mauvaises? Ça expliquerait pourquoi ce n'était pas très intéressant. C'était marécageux, par exemple, ou bien il manquait des ponts? C'était du gravier, il en manquait, c'était plein de trous?
- R. C'était tout sur de la terre; il n'y avait pas de "gravelle", il ne fallait pas parler de "gravelle" dans le temps. Je pense que c'est en 1921 qu'on a eu de la "gravelle".
- Q. Ça veut dire que, à ces temps-ci, par exemple, quand la terre dégelait au printemps, ça devenait impassable? De la terre noire, des fossés débordés...

- R. Il vient un certain temps, où les chemins de terre, c'est boueux, c'est impraticable. Dans ce temps-là, on reste chez nous. On aimait la maison, dans ce temps-là, bien plus qu'on l'aime aujourd'hui.
- Q. Pourtant on n'avait pas de télévision puis on n'avait pas de radio...
- R. On était attaché à notre chez-nous. Aujourd'hui, en partie, les gens ne sont attachés à rien; ils se montent des belles maisons, ce sont des palais, mais ça reste ailleurs, ça s'en va ailleurs.
- Q. Prenons, par exemple, le grand rang, ici, de Péribonka. L'été, qui était chargé d'entretenir la route? Est-ce que c'était un cantonnier ou bien c'était chaque cultivateur qui devait entretenir le devant de sa propriété?
- R. La municipalité avait ses routes transversales mais c'est un cantonnier qui entretenait la route, le chemin qui conduisait d'une ville à l'autre.
- Q. Les routes secondaires, comme les rangs, étaient entretenues par les gens?
- R. Par la municipalité.
- Q. Ah par la municipalité aussi? En cela, vous parlez de 1911-1912. D'accord.
- R. Oui, oui...
- Q. Vous, vous avez connu l'époque où il y avait beaucoup de bateaux, des gros bateaux au Lac Saint-Jean, qui faisaient le voyage entre Péribonka et Roberval, tous les jours ou deux ou trois fois par semaine. Vers quelle année ça s'est arrêté et pourquoi?
- R. Les bateaux de passagers qu'on avait de Roberval à Péribonka ont discontinué quand la ville de Dolbeau s'est ouverte.
- Q. Donc, c'est vers 1920.
- R. C'est plutôt en 1930, je pense, '30 peut-être même '32.
- Q. C'est à cause qu'à ce moment-là, la circulation s'est en allée vers Dolbeau.
- R. Il y avait toujours le chemin qui faisait le tour du lac mais on n'y passait pas. Aujourd'hui, vous voyez, on est allé faire nos commissions à Dolbeau. Faut bien, c'est la seule place. Dans ce temps-là, les femmes étaient assez habiles, elles construisaient leurs vêtements eux autres mêmes, on confectionnait nos vêtements nous autres mêmes.

- Q. Vous avez parlé tout à l'heure de la circulation qui se faisait vers Dolbeau^e qui avait enlevé la circulation entre Péribonka et Roberval puis entre Roberval et Sainte-Monique, est-ce que la route a été faite entre Péribonka et Dolbeau avant que vous arriviez ici ou après?
- R. Bien avant que je sois arrivée ici. Quand on a parti des Etats-Unis, mon père m'a dit: "Tu vas partir avant nous autres; tu vas aller voir ta mère." Ma mère restait à Saint-Bonaventure, comté de Yamaska. Je suis allée me promener là et ma promenade s'est prolongée trois mois. Quand je suis arrivée, ça ne traversait plus sur le lac; les bateaux ne traversaient plus. J'ai été privilégiée: mon frère était venu me rejoindre. Lui, il avait traversé la veille en bateau; le lendemain la navigation était fermée sur le lac. Il a fallu faire le tour du lac.
- Q. Ça vous a pris combien de temps à partir de Roberval?
- R. On a parti de Roberval à 6h00 du matin; on était deux voitures qui se suivaient parce que, moi, j'avais du bagage. Il y avait un autre Monsieur qui voyageait avec nous. Le charretier avait deux voitures. On est arrivé ici vers 10h00 du soir. On était arrêté à Mistassini et on est arrêté dîner à Saint-Méthode.
- Q. Ça faisait long. C'était en automne?
- R. En automne, au mois de novembre.
- Q. Il n'y avait pas de neige?
- R. Non, non... Il n'y avait pas de neige; c'était de la terre: la terre était gelée. Les routes étaient presque toutes en terre. Il n'y avait pas de "gravelle", excepté à Roberval et à Saint-Félicien, peut-être, c'était tout des chemins de terre.
- Q. A ce moment-là, on dit que les hommes sacraient beaucoup. Est-ce que c'est vrai que les hommes sacraient plus alors qu'aujourd'hui?
- R. Aujourd'hui ce sont les femmes qui ont pris la place des hommes pour sacrer. Mais c'est plus détestable d'entendre une femme, par exemple?
- Q. Je suis d'accord avec vous. Ce n'est pas plus beau d'entendre un homme mais c'est encore plus choquant d'entendre une femme.
- R. Ah oui, c'est dégradant.
- Q. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de femmes qui sacraient?

R. En autant que je peux me rappeler, ça sacrait moins dans ce temps-là qu'aujourd'hui.

Q. C'est ce que j'aurais cru.

R. Ah oui, oui...

Q. Vous savez qu'il y a des périodes où ça passe. Il y a, au Collège où je suis, il y a six ou sept ans, les étudiants sacraient énormément mais l'an dernier, je n'ai pas entendu un sacre de l'année. Il y a sept ou huit ans, les filles sacraient; c'était désagréable.

R. Si on m'écoutait, c'est un langage qui tomberait certain.

Q. Avez-vous déjà cueilli des bleuets pour en vendre?

R. Ah non. Non, je n'étais pas assez vive pour ça.

Q. Non? Je vais vous dire la vérité, moi. C'est parce que vous ne vouliez pas vous faire piquer par les moustiques.

R. Je n'en ai jamais vendu, mais mes enfants, par exemple, en ont bien ramassés.

Q. En 1910-1912, est-ce que le marché des bleuets vers les Etats-Unis, est-ce que c'était déjà commencé?

R. Oui.

Q. C'était surtout à Roberval?

R. Non, c'était plutôt des camions qui venaient de l'étranger. Ils venaient chercher des bleuets par ici.

Q. A ce moment-là, une boîte de bleuets ça pouvait se vendre combien?

R. Ils en ont vendu, je sais bien, pendant le temps des vacances, surtout quand les enfants allaient à l'école; ils avaient des permis pour aller faire la cueillette sur le terrain de la compagnie, la savane. Quand ils ont commencé, je pense qu'ils vendaient \$1.50 la boîte.

Q. C'était grand? Une grande boîte?

R. Bien, c'était 30 livres.

Q. 30 livres... c'est une grosse boîte!

R. 30 livres ça représente une chaudière de 20 livres puis une autre chaudière de 5 livres à son comble.

- Q. On dit, dans ce temps-là, qu'il y avait beaucoup de gens qui partaient pour les Etats-Unis, est-ce que c'est vrai? Vous m'avez dit tout à l'heure que vous y étiez déjà allée. Racontez-moi comment ça se faisait et pourquoi on allait là?
- R. Bien je peux parler rien que du cas de ma famille. Mon père était voiturier, il faisait des voitures. Il fallait qu'il aille vendre ça à Saint-Hyacinthe. Dans le temps, pour les gros monsieurs, les autos commençaient et la fabrication des voitures à chevaux commençait à tomber. Ses enfants étaient assez grands: j'étais la dernière et je suis partie à 11 ans.
- Q. Donc ça veut dire que votre père est parti pour les Etats-Unis vers quelle année à peu près? En 1905?
- R. Il avait 35, peut-être 40 ans.
- Q. C'était en quelle année?
- R. On a été huit ans, on est revenu en 1911, ça veut dire en 1903 ou 1904.
- Q. Est-ce qu'il y en a beaucoup qui ont fait comme votre famille, qui sont revenus des Etats-Unis?
- R. Là où on restait, nous autres - ici, au Lac Saint-Jean, s'il y en a qui l'ont été, j'en ai pas eu beaucoup connaissance -, il y en a qui sont partis pour les Etats-Unis, je sais qu'il y en a quelques-uns. Là où je suis née, dans ma paroisse natale, ça se faisait assez fréquemment.
- Q. Pour beaucoup de monde, c'était pour une question d'argent?
- R. Ah oui, oui...
- Q. Ils ne trouvaient pas assez à gagner ici...
- R. Ce n'était pas pour le plaisir de la chose, c'était pour aller se gagner un certain montant puis ils revenaient toujours.
- Q. On a dit qu'à cette époque-là aussi, il y a eu beaucoup de Français qui sont venus ici dans la région du Lac Saint-Jean. Un certain nombre sont restés, d'autres sont repartis. Par exemple, hier soir, on visitait le cimetière de Sainte-Monique, ici. On a vu des noms comme Douillard, Seurin et deux ou trois autres qui sont des noms français. Ce sont donc des gens qui sont restés ici. Mais est-ce qu'il y en a d'autres qui sont partis? Ils étaient venus ici pour coloniser une terre mais ils ont trouvé que c'était trop dur, alors ils sont repartis. Est-ce que vous en avez connus?
- R. Ces gens-là que vous nommez, ce sont des gens qui habitaient l'autre côté de la rivière.

Q. La Pointe-Taillon?

R. Oui, à Pointe-Taillon. Ils sont partis, ils ont été s'établir dans d'autres paroisses parce que, pour eux autres, ce n'était plus restable; il fallait qu'ils quittent les lieux. On a une famille, nous autres ici, Madame Bolduc, Monsieur et Madame Bolduc, ce sont des gens qui restaient de l'autre côté de la rivière.

Q. Puis ceux que vous avez connus ou dont vous avez entendu parler, est-ce qu'ils ont eu beaucoup de difficultés à s'adapter ici? Est-ce qu'ils se mêlaient, en arrivant, aux Canadiens d'ici?

R. Ah oui...

Q. Il fallait bien.

R. C'était force majeure; s'ils ne voulaient pas rester tout seuls, il fallait bien qu'ils se mêlent aux autres, mais, quand même, les gens étaient plus familiers qu'ils le sont aujourd'hui.

Q. Est-ce qu'ils parlaient, ces Français-là, comme ceux qui arrivent aujourd'hui, de tout révolutionner, de tout changer le pays?

R. Ah! Moi, quand je suis arrivée ici, je trouvais ça. Mais, aujourd'hui, je ne m'en aperçois plus. Mais ce n'était pas les mêmes habitudes; quand ils parlaient de quelque chose - nous autres quand il y en a beaucoup, on dit beaucoup - pour eux-autres, le mot "beaucoup" c'était "ben manque".

Q. "Ben manque" puis, le contraire, c'était "pas guère"...

R. Le vent du "nordet", au commencement, je ne savais pas ce que ça voulait dire? Du "nordet", du "soroit", il fallait deviner pas mal.

Q. Maintenant il y a une expression qui est propre à la région du Saguenay et du Lac Saint-Jean...: "c'est pas à cause". Qu'est-ce que ça veut dire exactement?

R. Ça, je l'ai prise, cette habitude; ça arrive souvent que je dise cela: "c'est pas à cause"... Les autres, j'en ai pas beaucoup pris, ça remplaçait pourquoi, à cause de quoi, "c'est pas à cause", t'as bien raison, hein; ça on entend ça.

Q. "Ben craire"?

R. "Ben craire"!

- Q. Le curé, de quoi est-ce qu'il vivait, ici? Parce que les gens, en général, avaient presque pas d'argent; ils payaient leur dîme avec du grain, du bois, des patates, de la viande aussi.
- R. Oui, il fallait qu'on paie notre dîme; ceux qui n'avaient pas de terre, ils payaient cela en argent.
- Q. Mais il ne devait pas en avoir assez pour vivre, dans une paroisse comme ici. Au début, il n'y avait pas tellement de monde.
- R. Mais, lui, il pouvait revendre ça; mais, c'était assez drôle encore, je ne sais pas, les prêtres qui sont venus ici n'avaient pas l'air d'avoir de la misère à vivre, ils avaient l'air à bien vivre.
- Q. Comment expliquez-vous cela qu'ici, à Péribonka, la population ait diminué? Vers 1920, il y avait 1,500 personnes qui vivaient à Péribonka mais, en 1931, il n'y en avait plus que 750, et, aujourd'hui, 780 à peu près. Est-ce que vous voyez des raisons à cela? Pourquoi une pareille diminution?
- R. Voyez, si vous alliez un peu dans les rangs, les terres sont toutes abandonnées; il n'y a plus d'habitation, il n'y a rien. On a un rang où il y a juste une personne, une famille dans ce rang-là, dans le rang 4. Il y a juste une famille; autrefois c'était tout habité, il y avait peut-être dix propriétaires, dix cultivateurs là-dessus. Aujourd'hui, il n'en a plus rien qu'un.
- Q. Il y a peut-être eu le fait de la séparation des paroisses, comme Sainte-Jeanne-D'Arc et Saint-Augustin...
- R. Nous autres, quand on est arrivé ici, il y avait la moitié de Saint-Augustin qui venait à Péribonka; la moitié de Sainte-Jeanne-D'Arc qui venait à Péribonka; il fallait qu'ils fassent six milles, sept milles pour venir à l'église.
- Q. Puis, quand ils ont eu leur église, ils sont restés chez eux?
- R. Oui, bien là, ils ont coupé les paroisses. C'est pour cela que la paroisse de Péribonka a été rapetissée. Aujourd'hui, on reste avec un petit nombre; il y avait une partie de la paroisse de Saint-Augustin qui allait à Sainte-Monique.
- Q. Par le fait que l'Alcan a fait monter le niveau du lac - de 17 pieds et demi, je pense -, est-ce que ça a noyé des terres, par exemple, la pointe d'ici, la Pointe Savane?
- R. C'est justement.

- Q. Puis il y a des gens qui ont été obligés de quitter leurs terres?
- R. Oui. Et c'est justement pour ça que les gens sont partis.
- Q. Tout cela est arrivé dans les années de 1920-1930; c'est ce qui expliquerait que la paroisse a diminué de population?
- R. Ah oui, oui... parce que, vous voyez, les gens de l'autre côté de la rivière, ils venaient tous ici. J'avais un de mes beaux-frères qui était installé là aussi. Eux-autres, ils sont partis, ils se sont en allés aux Etats-Unis, ils ne^{se} sont pas rachetés de terre au Lac Saint-Jean.
- Q. Tout à l'heure, vous avez dit que vous étiez abonnée au Soleil puis que ça disait un peu votre parti politique. Est-ce que, dans ce temps-là, les gens s'intéressaient beaucoup aux élections? Et comment ils soulignaient ça quand ils gagnaient ou perdaient?
- R. Il fallait bien qu'ils s'occupent à quelque chose, voyons donc!
- Q. Est-ce qu'ils fêtaient ça fort, quand ils gagnaient?
- R. Ah oui, mon Dieu oui, bien plus qu'aujourd'hui.
- Q. Est-ce qu'il est arrivé, comme il est arrivé dans d'autres parties de la province, qu'après les élections, lors qu'un candidat avait perdu ses élections, on allait faire brûler un bonhomme de paille devant sa maison ou des choses comme ça?
- R. Ah oui, ça arrivait; ça arrive encore.
- Q. C'est amusant. On a dit que vers 1915, à l'époque de la guerre, il y a des soldats qui sont venus ici dans les campagnes puis ils essayaient de chasser ou de recruter des gars qui voulaient fuir l'armée. Est-ce que vous avez eu connaissance de ça?
- R. Ça, c'est dans le temps de la guerre 1939...
- Q. Ah c'est dans la dernière guerre. A la première guerre, il n'y a rien eu de cela?
- R. Ils cherchaient les conscrits, ceux qui ne s'étaient pas enregistrés, il y en avait toujours, hein. Ils faisaient des recherches, ils fouillaient les maisons; il y en a un ici qui a été se cacher l'autre bord de la rivière; il a eu bien de la misère. Il a eu bien de la misère à éviter les "chiens". Il s'en est échappé.
- Q. Qu'est-ce qui arrivait, en 1912, quand on était malade? D'abord, quelles étaient les grosses maladies, à cette époque-là? Je ne parle pas des accouchements, ce n'est pas une ma-

ladies, mais des grosses maladies. Il y avait peut-être la tuberculose, j'imagine, la "consomption", comme disaient les gens.

R. Il fallait aller à Roberval...

Q. Et la fièvre typhoïde ça existait?

R. On avait un médecin à Saint-Coeur-de-Marie.

Q. Le docteur Cinq-Mars, je pense?

R. Le docteur Cinq-Mars.

Q. Et puis la diphtérie, par exemple, chez les enfants, c'était courant?

R. Ça là, il fallait, dans ces maladies-là, faire venir un médecin de Roberval: il venait par le bateau.

Q. Puis le "remmancheux" dont il est question dans Maria Chapdelaine, est-ce que les gens le faisaient venir souvent quand ils avaient des accidents?

R. Oui, ils le faisaient venir. Mais, quand les gens étaient capables de sortir, ils allaient chez lui.

Q. L'avez-vous connu celui-là?

R. Non.

Q. Il est nommé dans Maria Chapdelaine comme Tit'Sèbe (Eusèbe Simard) mais on a découvert qu'Eusèbe Simard est mort en 1910, donc il n'a pas pu venir ici.

R. C'est peut-être un de ses fils qui l'a remplacé.

Q. Oui, il s'appelait Israël.

Q. On était en train de parler du "remmancheux", Eusèbe Simard. Vous ne l'avez pas connu; mais son fils l'avez-vous connu?

R. Non plus, je ne les ai pas connus. D'abord, dans ma famille, je n'ai pas eu l'occasion de réclamer leurs services; je ne les ai pas connus mais je sais qu'il y en a plusieurs par ici qui ont été obligés d'aller les chercher.

Q. Est-ce qu'il y a des gens qui utilisaient les remèdes des Indiens avec des herbes, des plantes?

R. Dans nos familles, pour les maladies courantes, chaque mère de famille soignait son personnel.

- Q. Lorsqu'une femme accouchait, qui venait l'aider?
- R. C'était des sages-femmes.
- Q. Des voisines? Il y en avait deux ou trois dans la paroisse?
- R. Il y en avait deux dans la paroisse.
- Q. Il n'arrivait pas d'accident dans ces cas-là?
- R. Il y en avait moins qu'aujourd'hui, pauvre vous!
- Q. Voilà qui est assez surprenant car avec les soins qui n'étaient pas très développés puis l'hygiène et le reste...
- R. En tout cas, moi, j'ai eu six enfants. Je n'en ai eu qu'un avec le médecin et le médecin l'a perdu. Celui-là, c'est le médecin qui l'a perdu.
- Q. Puis les autres vous les avez eus chez vous?
- R. Je ne dirai pas que c'est de sa faute mais peut-être qu'il y avait un petit peu de négligence.
- Q. Oui... Puis les autres?
- R. Les autres ont tous été réchappés; ils sont tous venus au monde de la même manière: c'était avec des femmes; alors c'est pour dire hein!...
- Q. Est-ce que?
- R. Puis quand il est venu dire, comme il disait à mon mari: "Je vais réchapper la mère mais je ne réchapperai l'enfant", j'ai dit là-dessus: "Il faut être entre les mains d'un médecin pour perdre nos enfants!" C'est le compliment que je lui ai fait parce que j'en avais eu six de la même manière et les femmes les avaient réchappés.
- Q. A ce moment-là, est-ce qu'il mourait beaucoup d'enfants en bas âge?
- R. Non, pas tellement.
- Q. A la naissance ou jusqu'à deux ou trois ans?
- R. Non...
- Q. On voit, dans les cimetières, des tombes d'enfants mais c'est plus rare maintenant.

- R. Il ne mourait pas plus d'enfants qu'aujourd'hui. Même, on sait bien que la population est plus forte que dans ce temps-là, mais pourcentage pour pourcentage là...
- Q. Croyez-vous cela, vous, que les enfants qui appartiennent à des familles nombreuses sont de moins bonne santé, qu'ils sont plus faibles que les enfants qui sont dans des familles peu nombreuses?
- R. Ça n'a pas été mon cas. J'ai eu des enfants qui ont une très bonne santé, des enfants qui n'ont jamais été malades. Aujourd'hui, j'en ai un qui est à Fort Chimo; il a 60..., il est venu au monde en 1915, il a 63 ans mais il travaille encore et il est très bien. J'en ai un qui a 61 ans; il travaille pour le Gouvernement puis il est en parfaite santé. On a toujours des petits "bobos" mais tout le monde en a. Ça ne veut pas dire qu'une personne a une mauvaise santé.
- Q. D'après vous, est-ce que les gens, en 1911-1912, mouraient plus jeunes qu'aujourd'hui ou bien si...
- R. Ça oui, par exemple.
- Q. En moyenne c'est à peu près quoi?
- R. Vous savez, quand on écoute la télévision, aujourd'hui, c'est le cancer, les maladies cardiaques; ce sont à peu près les deux seules maladies.
- Q. Et les accidents d'automobile.
- R. Dans ce temps-là, peut-être qu'ils mouraient des mêmes maladies mais on ne le savait pas.
- Q. Mais, ici, au Lac Saint-Jean, y avait-il beaucoup de gens qui se noyaient? Non?
- R. Ils faisaient de la pleurésie, c'était la grande maladie.
- Q. D'après vous, est-ce qu'on était plus malheureux dans ce temps-là qu'aujourd'hui?
- R. Bien non. Voyons donc, vous! On était bien, on était heureux dans ce temps-là, trouvez-moi-s-en du monde, vous allez...
- Q. Tenez, si on raisonne comme les gens d'aujourd'hui, vous aviez peu d'argent, vous aviez peu de soins de santé, vous étiez loin de tout, vous n'aviez pas de confort comme on en a aujourd'hui...
- R. On ne connaissait pas autre chose, ça fait qu'on était heureux.

- Q. Aujourd'hui si...
- R. Aujourd'hui, ils en ont trop... Ils sont malheureux parce qu'ils en ont trop... Ils voudraient en avoir encore plus; ils ne savent pas quoi demander. C'est ça, c'est ça qui rend le monde malheureux, aujourd'hui.
- Q. Si vous aviez le choix - supposons que je sois capable de faire des miracles - et que je vous donnais le choix de recommencer votre vie ou à l'époque que vous avez vécue ou aujourd'hui-même...
- R. Pas avec le règne d'aujourd'hui parce que là j'aurais l'air "folle" hein, et pas mal. Je serais autrement des autres. Mais j'aimais autant mon règne, du temps que j'ai élevé ma famille, que celui des gens que je vois aujourd'hui. Ils élèvent des familles et ils ont de la misère avec les enfants. Aujourd'hui, ce sont les enfants qui sont maîtres dans la maison; ce n'est pas le père et la mère. Le père et la mère sont obligés de se soumettre à ce que les enfants disent. Quand même que la mère dirait "tu sortiras pas, toi, ce soir; tu n'iras pas à l'hôtel, toi, ce soir. - Ecoute un peu, la mère, assieds-toi; moi, je m'en vais veiller à l'hôtel, ce soir." Il faut bien qu'elle le laisse partir; elle n'a pas le choix. Si elle s'obstine trop avec lui, il va prendre son petit paquet et il va s'en aller. Elle aime encore mieux le garder avec elle et se soumettre à ses fantaisies.
- Q. Si, vous, vous aviez un conseil à donner à des jeunes mères de famille, que diriez-vous?
- R. Non, je ne suis pas assez souple pour faire ça.
- Q. Non mais si vous aviez un conseil à donner à des jeunes mères de famille aujourd'hui, qu'est-ce que vous leur diriez sur la façon d'éduquer leurs enfants?
- R. Moi, qu'est-ce que vous voulez que je dise? Il faudrait bien que je leur dise: moi, je les ai élevés comme ça et je m'en suis bien trouvée. De la manière que j'ai élevé mes enfants, je ne pourrais pas faire autrement que de leur dire...
- Q. C'est, comme vous dites, si, dans votre temps vous aviez eu toutes les chances qu'ils ont aujourd'hui, ça aurait été très difficile...
- R. On aurait probablement pas été mieux qu'eux autres, hein; parce qu'eux autres, s'ils se soumettent aux désirs de leurs enfants, c'est parce qu'ils ont peur de les perdre; parce que, aujourd'hui, les enfants - il n'y a pas que les femmes qui aiment la libération et l'indépendance -, les enfants aussi ont hérité de ce goût.

- Q. Aujourd'hui, vous savez, il y a un drôle de phénomène; les enfants veulent se libérer des parents, très jeunes, puis, par contre, on voit des enfants qui restent à la maison jusqu'à l'âge de 22-23-24-25 ans parce qu'ils sont mal à l'aise devant l'obligation de gagner leur vie; c'est dur, ça oblige à toutes sortes de dépendances. La vie, ça leur fait peur. Il y en a qui, même après leur université, ne cherchent pas trop à se trouver de l'emploi parce qu'ils savent que leur père est capable de les faire vivre. Et ils vont rester là. J'ai vu cela dans plusieurs cas.
- R. Bien, c'est peut-être ça, par exemple. Le gouvernement les aide tellement. Ils se fient peut-être un peu trop. Moi, autrefois, même les allocations familiales je n'en ai jamais eu. Ça fait que je ne comptais pas là-dessus. Mon mari a été huit ans malade, on a vécu pareil. Ne me demandez pas comment on a vécu, je ne sais pas. Si c'était à recommencer, je ne serais peut-être pas capable; j'aurais peut-être pas le don de faire ce que j'ai fait dans ce temps-là.
- Q. Calculez-vous que vous avez été heureuse?
- R. Bien pourquoi pas je n'aurais pas été heureuse? Mon mari est mort j'avais à peine 45 ans. Quand même j'aurais trouvé à me marier, je n'aurais pas voulu me remarier: j'avais mes enfants. Si je n'avais pas eu d'enfants, je ne sais pas, je ne sais pas si j'aurais été aussi heureuse. Sait-on jamais? Mais avec mes enfants, par exemple, j'ai toujours été heureuse.
- Q. Mais pourquoi vous n'êtes-vous pas remariée? Est-ce parce que vous aimiez trop votre mari? Que vous ne pensiez pas en trouver un autre qui lui ressemblait?
- R. La question m'a déjà été posée par Monsieur le curé: "Comment ça se fait vous ne vous êtes pas mariée?" Bien je lui ai dit: "Ecoutez, Monsieur le curé, si le bon Dieu avait voulu que je vive avec un homme, il m'aurait laissé mon mari. S'il est venu le chercher c'est parce que je ne méritais pas de vivre avec un homme. Ça fait que je reste de même."
- Q. C'est pour ça, vous pensez? On n'a jamais entendu un homme recevoir un aussi beau compliment!
- R. Ce n'est pas ça que vous pensez, vous?
- Q. Non mais, je veux dire...
- R. Parce que j'avais des grands enfants puis, quand mon mari est mort, je ne voulais pas me résigner à cela, moi. Ça faisait huit ans qu'il était malade mais, quand Monsieur le curé est venu me dire dans ma chambre - j'étais au lit quand mon mari est mort - puis quand Monsieur le curé est venu me dire - il n'est pas venu me dire qu'il était mort mais qu'il fallait

que je me résigne à sa mort. Dans le temps, il était mort, par exemple -, moi j'ai dit: "Non, je ne peux pas me résigner. Il n'est pas capable de travailler mais, moi, j'ai besoin de lui pour mes grands garçons. Faut qu'il reste avec nous autres, faut qu'il reste avec moi à cause que j'ai trois grands garçons qui se suivaient." Le plus vieux allait sur ses 21 ans. J'ai dit: "Je ne suis pas capable de me résoudre à laisser partir mon mari de même". Il a bien fallu que je m'en sorte mais, dans le temps, il était mort. Il fallait bien qu'il se prenne d'une manière pour me l'annoncer. J'ai dit: "Je me résignerai à sa mort si vous voulez me faire une promesse, si vous voulez me promettre que mes enfants ne me laisseront pas". Il a dit: "Pauvre Madame, vous savez, c'est un discours insensé que vous tenez là. Vous savez bien, Madame, que je ne suis pas capable de vous promettre cela. Les enfants vont faire comme vous. Rendus à un certain âge, ils vont se marier, ils vont faire leur vie eux autres aussi." Mais il m'a dit: "Par exemple, ce que je peux vous promettre c'est que vos enfants vont avoir le double d'affection qu'ils ont pour vous aujourd'hui." Puis c'est ça, ça c'était vrai. Mes enfants, j'en ai un qui a 65 ans mais il ne se passe pas une année sans qu'il vienne me voir. Faut qu'il vienne. Faut qu'il vienne au Lac Saint-Jean. Faut qu'il vienne me voir. Ça, c'est la première maison qu'il fait quand il met les pieds à terre. Ils sont tous pareils. J'en ai un qui est reparti pour la Baie James, hier matin. Ça fait trois ans qu'il y est. Il a fallu qu'il vienne me dire bonjour en passant.

- Q. Si je vous ai posé cette question embêtante à laquelle vous avez très bien répondu, c'est parce qu'on voit des cas de couples où, à la mort de l'un, l'autre ne veut pas se remarier pour plusieurs raisons, d'abord par crainte de ne pas avoir une vie semblable à celle qu'il a vécue ou bien encore, il aimait tellement son conjoint qu'il croirait manquer fidélité au disparu. Vous ça n'a pas été le cas.
- R. Moi, c'était plutôt parce que le dernier de mes enfants avait 11 ans. Le plus vieux avait 20 ans et j'en avais huit. Je savais que ces enfants-là, en me remarquant, allaient s'éloigner de moi. Ils n'appelleraient pas, quand bien même je prendrais un bon mari, ils n'iraient pas appeler mon mari leur père. Ça faisait une bonne mer entre les enfants et l'homme que je pourrais marier. Et j'ai toujours considéré ça comme ça, mes enfants ne pourront pas dire avec raison, avec raison...
- Q. Avez-vous vu des cas où l'un des deux, la femme ou l'homme, se remarie et garde ses enfants? Il arrive que ça crée des problèmes, par exemple lorsque le beau-père ou la belle-mère n'accepte pas les enfants?
- R. Pauvre vous! Même ici! Il n'y a pas qu'en ville que ces choses arrivent. J'en avais vu assez! Peut-être que c'était une raison qui me faisait peur, mettons que je me remarierais.

C'est peut-être que j'ai jamais trouvé, par exemple. En tout cas, peut-être que j'aurais trouvé, hein!

Q. Vous n'avez pas trouvé parce que vous n'avez pas cherché...

R. Non, j'aurais eu peur que mes enfants s'éloignent de moi ou que lui dise: "Tes enfants viennent trop souvent! Qu'ils restent donc chez eux!" Ça, je n'aurais pas aimé ça et je cré que j'aurais fait mon petit paquet et que je serais allée retrouver mes enfants.

Q. Au fond, c'est très simple ce que vous dites là. Vous auriez été dans une situation où vous auriez été divisée. Vous auriez été obligée ou de prendre le point de vue de vos enfants ou le point de vue de votre mari. Des fois ça aurait été opposé donc vous auriez été divisée.

R. Si un homme, je ne le sais pas... parce que c'est assez rare les femmes qui viennent veuves à 40-45 ans et qui ne se remariaient pas, c'est assez rare. Quelqu'un que j'aurais bien connu ou un proche dans la famille, je ne le sais pas, ça aurait bien dépendu de son caractère. Après la mort de mon mari, c'était mes enfants qui comptaient.

Q. Est-ce qu'il y aurait d'autres choses dont vous aimeriez parler et sur lesquelles je ne vous ai pas interrogé? Vous devez avoir des souvenirs, des faits drôles à raconter ou encore des choses extraordinaires à relater? Dans une longue vie comme la vôtre, on fait beaucoup de choses. Vous avez fait des voyages? Vous représentez un cas typique. Vous êtes allée aux Etats-Unis, vous en êtes revenue. Vous représentez un échantillon de l'histoire de la province de Québec de 1890 à 1978.

R. Deux voyages.

Q. Il y a beaucoup de gens qui ont fait comme vous, ma mère par exemple. Cette page d'histoire est très intéressante pour les jeunes d'aujourd'hui. Vous vous en doutez, c'est à eux que s'adresse cet enregistrement.

R. Moi, je n'ai jamais beaucoup voyagé. Je ne suis pas une femme qui aime à voyager. Je suis une femme qui est attachée à sa maison et puis à ce que je fais. Je vais dire comme je disais à une de mes amies: "Pauvre vous, on est fou, des fois; on s'attache jusqu'à nos vieux ciseaux qui ne coupent plus, hein!" On s'attache à tout; moi, je suis mal faite mais je suis faite comme ça: je m'attache à ce que j'ai et puis je ne suis pas capable de m'en départir. Et voyager je n'aime pas ça. J'ai une de mes soeurs qui reste en Floride; elle est toute seule; elle ne sait plus quoi faire; elle a deux ans de plus que moi et elle voudrait donc que j'aille la trouver parce qu'elle n'a pas de parents. Elle n'a que des intimes: "Tu es toute seule,

tes enfants sont grands. Viens me trouver, on va finir nos jours ensemble..." Non, non, non, non. Tu as voulu prendre les Etats-Unis, bien reste aux Etats-Unis. Moi, j'ai choisi le Lac Saint-Jean, je reste au Lac Saint-Jean. Moi, ce n'est pas pareil: j'ai des enfants. Elle n'en a pas; elle est célibataire. Mais je n'y ai jamais été; elle m'a jusqu'à offert: "Je vais te payer tes passages aller-retour pour t'avoir. Tu n'auras pas d'argent à déboursier." Ce n'est pas l'argent, ce n'est pas les passages qui me faisaient peur mais je ne suis pas voyageuse, je n'aime pas ça.

- Q. C'est qu'ici vous avez tout votre monde, vous connaissez la place, vous travaillez...
- R. Les voyages que j'ai faits sont faciles à dire. Je suis allée voir ma mère dans le comté de Yamaska, à Saint-Bonaventure, quand je suis revenue des Etats-Unis. Je suis allée à Montréal. Quand elle restait à Montréal, j'ai été à Montréal. J'ai été une semaine avec un de mes fils; j'ai fait le tour de la Gaspésie; on est revenu par le Nouveau-Brunswick. On a été dix jours partis. Je suis allée à Port-Cartier avec un de mes petits-fils qui est venu me chercher. Il a dit: "Grand-maman, il faut que vous veniez avec nous autres, on va à Port-Cartier". Ça me coûtait un p'tit peu, je n'aime pas cela. Mais il a dit: "On ne part pas pour longtemps". Là bien, ça m'a rassurée. Si on ne part pas pour longtemps... On a été quatre jours. J'ai bien aimé cela, j'ai fait le tour de la Gaspésie avec un de mes enfants mais j'ai toujours eu hâte de revenir chez nous. C'est à peu près les seuls voyages que j'ai faits.
- Q. Pouvez-vous dire que dans votre longue vie, surtout depuis que vous avez perdu votre mari, il vous est arrivé, des fois, de vous ennuyer, de vous ennuyer pour de bon, d'avoir envie de pleurer?
- R. Si j'ai pleuré, j'ai pleuré de regret parce que j'avais de la peine d'avoir perdu une personne que j'aimais, une personne à qui j'étais attachée. Mais pour dire m'ennuyer? Moi, je me suis pas ennuyée, je ne m'ennuie pas chez nous. Je trouve cela idiot -il faut que je dise le mot- une personne qui est chez elle et qui a tout ce qu'elle veut et qui dit qu'elle s'ennuie dans sa maison. Ah bien, ça je trouve cela idiot autant comme on peut. J'aime mieux ne pas l'être.
- Q. Et vos travaux de tissage, puisque vous nous en avez parlé tout à l'heure, est-ce que ça occupe la plupart de vos grands temps libres? Car, aujourd'hui vous n'êtes pas pressée de faire quelque chose, vous n'êtes pas obligée de faire telle chose, vous disposez donc de beaucoup de temps libre...
- R. A dire vrai, ça ne fait pas longtemps que je fais du tissage.

Q. Non!

R. Non, mon mari ne voulait pas entendre parler de ça: "Tu as assez d'enfants dans la maison, je ne veux pas voir de métier, hein! Et puis je ne veux pas que tu rentres fermière. Si tu rentres fermière, garde-toi bien d'embarquer sur ces métiers-là, je ne veux pas!" Ca fait que je reculais. Mais j'ai réussi à rentrer un rouet dans la maison. Je me rappelle de ses paroles. Il a dit alors: "Je te félicite, ma femme, parce que c'est la première fois qu'il rentre un rouet dans la maison des Dionne." Moi, c'était par mesure d'économie que j'avais rentré le rouet: c'était pour redoubler de la laine avec de la laine neuve pour faire du tricot. C'est la seule chose qui a rentré dans la maison quand que mon mari a vécu. Après qu'il a été mort, bien là, les enfants partaient pour l'école; il y en a un qui travaillait à l'étranger, en été: il était toujours parti, il travaillait pour les compagnies.

Q. Et depuis combien de temps faites-vous du tissage?

R. Après que mon mari a été mort, j'ai dit: Il ne faut pas que je m'ennuie, moi. Il faut que je m'occupe. Après que mon mari a été mort et que tous les enfants m'ont laissée, après le décès de mon mari, il fallait qu'ils retournent à leur ouvrage. J'en ai un, le deuxième de la famille qui m'a dit: "Je ne partirai pas d'ici sans vous acheter une radio." Je n'avais pas de radio dans le temps. Il est parti m'acheter une radio. Bien, tout nouveau, tout beau. J'aimais bien ça, mais tricoter, passer mes grandes journées à tricoter, dans ce temps-là, les enfants étaient encore avec moi, j'avais de la couture à faire, du raccommodage. J'étais une femme qui aimait beaucoup beaucoup raccommoder. Les enfants n'ont pas eu peur de porter des pièces mais il fallait que les pièces soient faites à leur manière, pas une pièce en rond sur les fesses.

Q. Il faut dire que vous avez été chanceuse, vous avez eu des enfants qui ont bien compris votre situation bien qu'au moment où vous êtes devenue veuve, ils n'étaient pas très âgés puisque les plus vieux avaient 20 ans.

R. J'ai eu des enfants bien raisonnables. Et ils le sont encore. Du tissage ça fait à peu près une vingtaine d'années que j'en fais. Ça fait déjà 40 ans que mon mari est mort. Il y aura quaranté ans l'an prochain.

Q. Il paraît que vous êtes très bonne. Vous donnez des cours aux femmes au sous-sol de l'Hôtel de ville. Il y avait d'autres femmes qui travaillaient avec vous, l'autre jour, quand je vous ai rencontrée. On a vu vos tapis, vos catalognes, je pense. En avez-vous à vendre? Vos petits tapis devant la porte, sur la galerie, par exemple?

R. J'ai rien de beau.

- Q. Il y en a deux, de l'autre côté, sur la galerie... C'est gai, c'est beau. Ça me rappelle ma mère. Elle faisait des choses comme ça; ça ferait un beau souvenir. C'est de l'artisanat. C'est fait par des gens qui n'ont pas le souci d'en vendre pour faire de l'argent mais pour occuper leurs passe-temps.
- R. Quand j'ai été en Gaspésie - je suis une femme par exemple, je ne sais pas, j'ai été élevée de cette manière-là, moi, hein; si tu es pour faire cette ouvrage-là mal faite, fais-la pas; tu es mieux de ne pas la faire; laisse-la là, tant qu'à la faire puis la faire mal faite. J'ai été élevée de même puis je suis restée avec ces manières-là. Aujourd'hui, je suis encore pareille. Si je travaille avec quelqu'un et si ce quelqu'un ne travaille pas à mon goût, là, non, non, non, non, je ne travaillerai pas avec eux autres. J'ai vu une femme, sans trop le dire, - il ne faut pas que ça paraisse trop - qui travaillait d'une manière que je n'aimais pas. Si elle me demande pour travailler, "pour vous, oui, je vais travailler moi, c'est bien de valeur, je n'ai rien à faire..." - Je lui dis que je n'ai rien à faire parce que je ne veux pas travailler avec elle. Je me cherche des excuses. "Mais si vous avez besoin de mes services, je vais vous les donner." Je ne travaillerai pas pour elle. Si je n'aime pas son travail, elle ne travaillera pas sur ma pièce. C'est le petit nombre mais il y en a.
- Q. Mais c'est beau. Vous ne pensez pas qu'on pourrait faire de même partout dans la province: organiser des gens, peut-être moins âgés que vous mais, disons, qui ont pris leur retraite vers 60 ans. On pourrait les organiser pour faire du travail à la manière d'autrefois. Il pourrait y en avoir une qui file, une qui tricote, d'autres qui montent la pièce sur le métier, d'autres qui fabriquent des teintures, des tapis...
- R. Aujourd'hui ça n'a plus de recettes.
- Q. Ça ferait des belles occupations. On est allé, tout à l'heure, ce matin, au foyer des vieillards. Il y a des femmes qui sont encore en bonne santé et qui parlent entre elles pour se désennuyer. Il y en a plusieurs peut-être qui pourraient faire des choses comme ça.
- R. Oui, Monsieur! Ça, c'est assuré qu'il y a des femmes qui se pensent malades bien trop jeunes. Elles arrêtent de travailler, elles seraient encore capables de travailler mais elles arrêtent de travailler. Elles se disent: "A quoi ça me sert de travailler?" Bien c'est là leur erreur. Si elles travaillaient, elles n'auraient pas le temps de gratter leurs petits bobos. S'il y a tant de maladies, de dépressions et tout ce que vous voudrez, c'est parce que les femmes ne travaillent pas assez, elles ne savent pas employer leur temps.

- Q. Arrêtons-nous un peu au cas que vous présentez. Vous avez 84 ans mais vous ne paraissez pas cela du tout. Vous avez l'air d'une femme de 58-60 ans...
- R. Bien, arrêtez...
- Q. Non, non, non... Ecoutez, je vais vous convaincre, vous n'êtes pas sourde du tout...
- R. Vous ne voulez pas rire de moi...
- Q. Non, non, non. Je ne suis pas capable de rire des gens que je trouve sympathiques ou que j'aime... Vous n'êtes pas sourde, vous conservez une très bonne mémoire, vos yeux sont même excellents. Donc, vous êtes encore en parfaite santé.
- R. Mais si je n'avais pas travaillé, je serais comme bien d'autres, je me croirais malade, je me trouverais des bobos, je croirais avoir des bobos, ah bien! je ne peux pas faire cela: j'ai mal ici, j'ai mal là.
- Q. C'est ça ce que je voulais dire. Il y a des gens qui, par exemple, à 60-65 ans, arrêtent de travailler même s'ils sont encore en bonne santé. Dès qu'ils arrêtent de travailler, ils vieillissent vite. Quand, au bout de 8-10 ans, on les rencontre on se dit: " Mon Dieu ce qu'ils ont vieilli! C'est incroyable." Mais, au contraire ceux - on en connaît - qui ont continué à travailler comme si rien n'était, on dirait qu'ils vieillissent beaucoup moins vite.
- R. Oui.
- Q. C'est comme si le fait d'arrêter créait un gros vide dans leur vie. Ils ne se trouvent plus de raison d'exister, d'être utiles à quelqu'un. A ce moment-là, ils ruminent leur solitude, ils se font à croire des maladies et ils deviennent réellement malades.
- R. C'est certain. Pensez-vous que c'est bon, comme il y en a qui font, de regarder la télévision avec les films qu'on nous passe aujourd'hui, avec les discussions et les chicanes? On en voit assez dans nos familles, qu'on n'a pas besoin de payer - parce qu'il faut payer pour ça, hein! - pour voir ces films d'horreur! Moi, je ne suis pas capable de regarder ça. Des films de guerre, je ne suis pas capable de regarder ça. Si ce n'est pas des horreurs ou si ce n'est pas un film de guerre, ça va être un film de divorcés: un gars qui a deux femmes, qui court ici, qui court là. Bon, ça on n'a pas besoin de voir ça, ça ne m'intéresse pas. Les films ne m'intéressent pas, pas du tout. La moitié du temps, quand ma belle-fille travaille, je ferme le volume. Elle regarde l'image. Elle se contente de regarder. Moi, je ne regarde même pas. C'est assez ça, pour une personne qui ne travaille pas, de regarder des films comme ça, c'est assez pour la rendre malade et lui faire faire des dépressions. Si elle s'occupait à tra-

vailler, quand bien même qu'elle ne travaillerait pas douze heures par jour mais assez pour se distraire, pour se changer les idées.

- Q. C'est vrai qu'il y a des gens qui, on dirait, n'ont rien dans l'esprit, n'ont rien dans le coeur. Ils ont peur du silence, ils mettent du bruit, continuellement, pour ne pas penser qu'ils pourraient se retrouver avec eux-mêmes, en face d'un vide.
- R. Il y en a qui, aussi, pourraient travailler mais qui ont peur d'apprendre à travailler. S'ils ne savent pas travailler vraiment, ils ont peur d'apprendre parce que, après qu'ils vont savoir travailler, il va falloir travailler. Ils aiment bien mieux rester comme ça. Il y a du monde de même hein! Il y en a d'autres qui se disent: "Mon doux, je ne sais pas faire ça mais je serais capable de le faire." Tout les intéresse. Mais il y en a d'autres que rien n'intéresse. Je regarde travailler les femmes. Elles font du macramé, ma belle-fille a suivi des cours de broderie(?), puis je regarde travailler puis ça m'intéresse de regarder des nouvelles choses. Le macramé, je n'ai pas voulu l'apprendre. Je suis trop vieille pour être capable de faire toutes sortes de noeuds. Tenez, les noeuds de lacets, c'est tout ce que je sais. Mais ça ne m'empêche pas de trouver cela beau. Ça m'intéresse de les regarder travailler. Mais il y en a d'autres qui ne veulent pas; ils ne veulent pas, ils ont peur d'apprendre parce qu'après qu'on le saura, il faudra travailler.
- Q. Vous savez pourquoi? C'est parce qu'il y a deux sortes de gens: il y a des gens qui considèrent le travail comme une punition et il y a les gens qui considèrent le travail comme une façon de créer d'autres choses, d'avancer dans l'avenir. Pour ceux-ci, le travail n'est pas une punition, c'est un plaisir.
- R. Le Bon Dieu, quand il nous a mis sur la terre, a dit: "Tu travailleras six jours par semaine puis tu te reposeras la septième journée." Pourquoi il nous a dit cela? C'est pour qu'on travaille.
- Q. Etes-vous capable d'arrêter de travailler le dimanche?
- R. J'aime mieux ne pas donner mon opinion là-dessus.
- Q. J'imagine très bien que, avec le type de personne que vous êtes, le dimanche, vous devez bricoler à toutes sortes de choses. Vous devez vous avancer un peu, vous devez continuer à travailler parce que c'est un besoin pour vous.
- R. Avant que mon mari meure, non, je n'étais pas capable de travailler le dimanche parce que j'avais des enfants. J'avais mon mari, le dimanche, et quand bien même j'étais toute seule dans la maison, je savais que ce n'était pas pour longtemps. Je ne travaillais pas. Mais, après que mon mari a été mort, j'avais

mes deux filles qui faisaient leur jeunesse. Et, en été, elles ont commencé à jeunesser dans le salon. Et le dimanche, bien, il fallait que ça sorte et avec raison. Mais j'étais encore toute seule. Là peut-être que, si je n'avais pas pris mon travail, je me serais ennuyée. Mais je me suis dit: "Je vais tricoter une nappe." Et j'ai commencé à tricoter une nappe. J'ai dit: "Je vais la tricoter les dimanches, je tricoterai cela rien que par les dimanches." La semaine, je faisais autre chose. "Le dimanche, bien, cela n'embarrasse pas la maison et, quand je serai toute seule, je tricoterai." Au commencement, je ne tricotais pas quand il y avait quelqu'un; je tricotais rien que quand j'étais toute seule. Puis on a eu une exposition de fermières. Monsieur le curé de Sainte-Jeanne-D'Arc est venu - c'était après la mort de mon mari -; j'avais mis ma nappe à l'exposition. Monsieur le curé m'a demandé d'acheter ma nappe. J'ai dit: "Ce n'est pas que je n'aurais pas besoin de la vendre." Dans ce temps-là, je n'avais pas d'allocations familiales: le Gouvernement n'accordait pas de bien-être social. Dans ce temps-là, ce sont les enfants qui me faisaient vivre. J'avais eu une petite assurance mais avec huit enfants dans la maison, quand même que tu travailles un petit peu... Le plus vieux était en âge de travailler et puisque mon mari avait travaillé quinze ans pour la compagnie Price, j'ai demandé au Surintendant de la compagnie d'essayer de placer mon fils, le plus vieux, qui allait sur 21 ans. Il lui a donné une place dans un chantier, comme assistant-cuisinier, à \$20 par mois. J'étais contente d'avoir cela. Les autres m'ont tous aidée comme cela - j'ai dit à Monsieur le curé: "Ma nappe, ce n'est pas que ça ne ferait pas mon affaire de la vendre, mais je ne peux pas la vendre. Il a dit - Pourquoi? - Parce que je l'ai tricotée le dimanche". Il m'a demandé: "Quand vous avez commencé à tricoter cette nappe-là, dans votre idée, la tricotiez-vous dans le but de la vendre?" J'ai dit: "Bien non. Je savais que je tricotais le dimanche; je n'ai pas fait cela dans le but de la vendre. - Bien, si vous voulez la vendre, vendez-la", m'a-t-il répondu.

- Q. Quand vous avez commencé à tricoter cette nappe-là, est-ce que vous la tricotiez pour vous-même? Ou dans l'idée de la donner à quelqu'un?
- R. Je pensais la donner à la plus vieille de mes filles.
- Q. Ça change tout le travail que vous faisiez. Je veux dire par là que vous travailliez pour les autres.
- R. Non, je ne l'ai pas vendue. Je l'ai donnée à ma fille. J'en ai fait une autre que j'ai donnée à mon autre fille puis j'ai fait d'autre chose après ça. Par exemple, j'ai fait un tableau, un autre petit point, un petit point de croix que j'ai donné à ma fille. J'ai fait cela le dimanche aussi. Mais je n'ai jamais cousu au moulin le dimanche et je n'ai jamais travaillé au métier le dimanche. Je travaille le dimanche mais jamais pour vendre quelque chose.

- Q. Vous faisiez cela pour votre plaisir? Comme un repos.
- R. Oui, puis, tranquille, et qui ne m'embarrasse pas. Quand je suis toute seule, et encore à l'heure qu'il est, quand ma fille part - elle est professeur à Alma... elle part le dimanche après-midi parce que, le soir, elle est dans un club de Bridge; le dimanche soir, elle va jouer au Bridge - et que je suis toute seule, des fois, je sors ma tricolette. Je taille ma tricolette pour me faire des couvertes. A part de ça, non.
- Q. Est-ce que c'est celle qu'on a vue tout à l'heure, celle qui portait une robe bleue? Est-ce que c'est votre fille?
- R. A-t-elle une robe bleue, Pierrette, aujourd'hui? ... Ça, c'est ma belle-fille.
- Q. Je l'avais déjà rencontrée au musée Maria Chapdelaine l'été dernier, je pense. Ce serait intéressant si votre fille venait un instant. On lui demanderait comment vous l'avez éduquée. Comment vous éduquiez les enfants, les filles en 1910? Ce doit être amusant cela? Qu'est-ce que vous lui disiez et que vous ne lui disiez pas?
- R. A mes filles? En 1910...
- Q. En 1915-1920, par exemple. Ça serait intéressant cela. Les jeunes filles d'aujourd'hui aimeraient bien entendre cela. Comment est-ce qu'elles étaient éduquées dans ce temps-là? Pensez-vous qu'elle viendrait si on l'invitait?
- R. Je ne le sais pas.
- Q. On peut prendre le risque, hein?
- R. Vous pouvez toujours essayer.
- Q. Mme, Pierrette, je pense, vous allez avoir des auditrices très attentives, car cet enregistrement s'adresse à des collégiens et à des collégiennes. Dites-moi, comment on éduquait une fille en 1920? Ce que l'on enregistre s'adresse à des étudiants du CEGEP de 18-19 ans, garçons et filles. Cette question les intéresse beaucoup. Est-ce qu'il y avait des choses que votre mère vous disait et d'autres qu'elle ne vous disait pas, par exemple, en ce qui a rapport aux garçons, aux hommes? Ensuite on parlera d'autre chose.
- *R. Les garçons, d'abord, ils étaient bien haïssables, naturellement. Ça c'est la première chose, puis il ne fallait pas trop se lamenter parce que ce n'était pas nous autres qui avions raison.
- Q. Ah! C'étaient les parents qui décidaient. Et votre mère, elle était assez sévère à la maison? Mais elle était probablement disciplinée et d'égale humeur. Je l'imagine ainsi.

- *R. Il y avait de la discipline et, autant qu'on suivait la discipline, ça allait.
- Q. Vous qui savez comment ça se passe aujourd'hui, maintenant, à l'âge que vous avez, jugez-vous que vous avez reçue une bonne éducation?
- *R. Bien, moi, je ne regrette pas du tout l'éducation que j'ai reçue. J'en suis bien contente; puis j'enseigne aux jeunes du Secondaire I, présentement, et je trouve qu'ils font pitié. Je me demande ce qu'ils vont faire plus tard dans la vie avec l'éducation qu'ils ont. Remarquez que ce n'est pas tous les élèves, parce qu'il y en a qui ont une très belle éducation, mais ce sont ceux-là à travers les autres, à travers la majorité pour bien dire, ils font vraiment pitié, ils vont avoir à se débattre avec la mode. Ils ont l'air de marginaux à travers les autres.
- Q. Vous parlez des étudiants du Secondaire I. Moi, j'enseigne au Collège, en Collège I, à des garçons et des filles de 18-19 ans. En général, je peux dire cela, les plus doués, les plus intelligents, les plus fins, qui ont été éduqués d'une manière large, c'est-à-dire qu'on leur a laissé tout faire, sont très sévères pour leurs parents. J'en ai entendu souvent. Par contre, ceux qui ont été éduqués d'une manière assez sévère, ont eu, des fois, vers 14-15 ans, des moments de révolte. Mais, à 18 ans, ils comprennent que, s'ils ont appris à se discipliner eux-mêmes, c'est peut-être la plus grande, le plus grand bienfait qu'ils ont eu dans l'éducation. Mais c'est dur de le leur faire accepter quand ils ont 12-13-14 ans.
- *R. C'est sûr; quand on est jeune, on n'est pas toujours prêt à accepter ça mais, moi, je ne regrette pas la façon dont j'ai été éduquée parce que...
- Q. Puis, autre chose: à ce moment-là, quand vous vouliez vous faire plaisir, mettons que vous vouliez vous organiser un petit passe-temps, un délassement, c'était vous-même qui l'organisiez; vous fabriquiez vous-même vos plaisirs, vous ne comptiez pas sur les autres?
- *R. Non, jamais...
- Q. Alors c'est ce qui fait, peut-être, qu'aujourd'hui il y a des jeunes qui comptent sur les autres. Quand ils veulent de la musique, au lieu de se mettre à pianoter ou à jouer de la guitare, ils vont mettre un disque ou ouvrir la télévision.
- *R. C'est ça, la facilité.

- Q. C'est ce qui les rend très vulnérables quand ils ont des moments d'ennui ou de tristesse. S'ils ne sont pas en groupe...
- *R. Ils ne peuvent pas passer au travers; ils ont vraiment peur...
- Q. Ils ont peur du silence...
- *R. Ils ont vraiment peur de l'effort puis ils ont peur des obstacles qui surviennent. De la minute qu'il y a un obstacle, "Ah comment est-ce que l'on va faire pour résoudre cela?"
- Q. Est-ce que vous êtes célibataire?
- *R. Oui.
- Q. Vous avez toujours été célibataire et vous avez toujours enseigné?
- *R. Oui.
- Q. Moi, j'ai de mes tantes et une de mes cousines qui ont fait la même chose. Elle doit avoir 66 ans. Elle est à sa retraite, aujourd'hui, ça fait 6-7 ans. Elle a enseigné en deuxième année à partir de l'âge 19 ans jusqu'à sa retraite, à 62 ans. Elle a l'air d'une femme très épanouie. Je demandais tout à l'heure à votre mère si elle avait connu des moments où elle s'était vraiment ennuyée, ennuyée au point de pleurer parce que, en somme, on peut dire qu'aux yeux des gens, vous êtes une femme seule. Est-ce que, vous, vous avez passé de ces moments-là?
- *R. Je n'ai vraiment pas le temps de m'ennuyer. Je n'ai pas de moment où je pourrais m'ennuyer: je n'ai pas le temps.
- Q. Donc, vous êtes professeur d'art plastique, et, dans vos moments libres, vous bricolez, vous faites d'autres choses...
- *R. Je fais de la couture, je fais du tricot, je fais du petit point, je fais du macramé, j'ai toujours quelque chose.
- Q. Votre père vous ne l'avez presque pas connu?
- *R. Je me souviens bien de mon père. J'avais quoi? J'avais 17 ans-18 ans. Non, je n'avais pas 18 ans: j'étais en huitième année à Mistassini, j'étais au pensionnat...
- R. "Quand ton père est mort, c'était ta dernière année au couvent".
- Q. En huitième année, ça vous donnerait à peu près 16 ans...
- R. A l'automne, en 1939, tu avais 18 ans...
- *R. Oui.

- Q. Dans ce cas vous l'avez sûrement bien connu.
- *R. Ah oui, il était moins sévère que ma mère...
- Q. C'est vrai? Ça arrive souvent. Aujourd'hui, il y a des hommes qui n'acceptent pas, dans la maison, de ne pas avoir la direction. C'est lui qui doit donner le mot d'ordre. Chez nous, ce n'était pas comme ça. Ma mère avait enseigné plusieurs années, elle était bilingue, elle était réellement supérieure à mon père. Dans la maison, c'est elle qui organisait les affaires; souvent, mon père la consultait pour les choses de l'extérieur. Mais, aujourd'hui, il y a beaucoup d'hommes qui n'acceptent pas ça. Je ne vois pas pourquoi ils s'imaginent être supérieurs à une femme en divers domaines.
- *R. Mon père aussi travaillait à l'extérieur; mais, en fin de semaine, il ne venait pas pour nous disputer, hein!
- Q. La difficulté qui se présente souvent, aujourd'hui, quand un homme travaille à l'extérieur, lui, le soir, il arrive à la maison, il veut retrouver un milieu tranquille où se reposer. Mais si la femme demeure à la maison, elle, le soir, des fois, elle aurait envie de sortir parce qu'elle en a assez de la maison, surtout si elle a des enfants. Alors il y a des cas qui sont difficiles à ajuster.
- R. Les gars, quand ça commence à grandir, ça devient difficile. Des fois, je disais à mon mari: "Bien, écoute, tu es arrivé, occupe-toi de ça; c'est un problème, règle-le. - Règle les problèmes à mesure qu'ils se présentent parce que, moi, quand je viens ici, en fin de semaine, je ne viens pas pour réprimander mes enfants. Si, dans la semaine, ils ont fait quelque chose qui était réprimandable, c'était à toi d'y voir. Ce n'est pas à moi, je n'ai pas eu connaissance de ça, c'est toi qui en a eu connaissance."
- Q. C'est vrai mais ça laissait toujours le fardeau à la femme. C'était la femme qui éduquait les enfants.
- R. Moi, ce ne fut pas mon cas, mais il y a des enfants qui disent: "Il y en a un qui ne nous chicane pas. J'aime bien mieux mon père; mon père ne me chicane pas, mon père ne nous chicane jamais; mais ma mère est toujours à nous chicaner, je l'aime moins que mon père." Il y en a des enfants qui raisonnent comme ça. Mais, moi, ça n'a pas été mon cas.
- Q. Non? Mais, quand il revenait à la maison, les décisions que vous aviez prises à l'égard des enfants, est-ce qu'il les soutenait, lui, ou bien s'il vous disait que vous étiez trop sévère parce que, en lui-même, il n'était pas capable?
- R. Des fois, quand un enfant faisait du mal ou quelque chose qu'il n'était pas capable d'arrêter, tandis qu'il lisait son journal et qu'il aurait...

voulu avoir la tranquillité, il partait à la course pour lui donner une tape. Je pensais que la tête était pour revoler, mais non, il passait par-dessus la tête, la tape passait par-dessus la tête...

Q. Mais est-ce que, en général, vous, vous pouvez dire qu'il était plus sévère pour ses garçons que pour ses filles?

*R. Papa, on ne peut pas dire qu'il était sévère; il n'était pas sévère, papa.

R. Il avait l'air sévère mon mari mais...

Q. Mais est-ce que l'on peut dire qu'il était plus indulgent pour les filles que pour les garçons? Ça aurait été normal!

*R. Non. On a tous été traités de la même manière, d'une manière égale.

Q. Et, vous, est-ce que vous étiez plus sévère pour vos filles que pour vos garçons?

R. Les garçons étaient plus haïssables.

Q. Bien oui. C'est toujours de même... mais vous voyez ce que ça donne: ils vous ont bien traitée, après coup.

R. Puis, savez-vous, plus un enfant est malcommode, plus il a été malcommode, plus on a eu de la difficulté à l'élever, quand il part, on le regrette plus qu'un autre qui a été bien tranquille, qui a toujours été sage comme une image.

Q. Nous le savons, nous trois, puisque nous enseignons; il y a des enfants, des fois, qui nous agacent et qui nous fatiguent, mais nous essayons quand même de les aider le plus possible.

R. Ah oui, j'en avais des sérieux dans la famille.

Q. Ah oui?

R. Ah oui, Monsieur, ah oui, parlez-en aux voisins. Vous allez voir ce qu'ils vont vous dire.

Q. A cet égard, les enfants de la ville sont désavantagés par rapport aux enfants de la campagne qui ont de l'espace. On n'allait pas toujours chez les voisins; on avait de l'espace pour prendre de l'initiative. Nous, chez nous, nous faisions des histoires incroyables, des bricolages, des inventions extravagantes. Mais vous imaginez des enfants de ville dans des petits logements où ils ne peuvent pas bouger! Comment voulez-vous les tenir? Il est question de cela dans Maria Chapdelaine, car Téléphore donne du tourment à sa mère et fait des mauvais coups. Les Chapdelaine vivaient dans une petite maison

de 15 x 18, et ils étaient six dans une maison pareille, alors où est-ce qu'il pouvait aller, qu'est-ce qu'il pouvait faire, le pauvre Téléphore, sans marcher sur les pieds d'un autre? C'est pour cela que sa mère dit: "Il m'a donné du tourment et que, des fois, on dirait qu'il n'a pas tout son génie"...mais, enfin, il a pu se replacer. Tout à l'heure, j'ai posé la question de savoir comment les filles de 1920, en gros, étaient éduquées? Puis j'ai parlé de la maison, on a peut-être parlé de la maison. Vous pouvez parler aussi de l'extérieur...des voisins car on sait toujours un peu comment ça se passe chez les voisins parce que l'on y a des connaissances et puis à l'école... Est-ce que d'abord, à l'école, il y avait des groupes mixtes?

*R. Oui, excepté quand je suis entrée au pensionnat de Mistassini. Là on n'était que des filles, c'était un pensionnat de filles; c'est le seul endroit où est-ce que je n'ai pas eu des classes mixtes. D'ailleurs, je venais de la petite école d'ici, où ça toujours été des groupes mixtes.

Q. Avez-vous été l'élève d'Eva Bouchard?

*R. Oui, en deuxième année, je pense. Cette année-là, elle remplaçait un professeur, hein? Un professeur, c'est vague mais je sais, je me souviens que je l'ai eu comme professeur.

Q. Puis quelle sorte de femme elle était? C'était une institutrice sévère, autoritaire?

*R. Moi, je ne peux pas me plaindre. D'abord j'ai toujours été appliquée à l'école.

R. A ce moment-là, elles sont portées à moins critiquer les professeurs, hein!

*R. Mes petits frères en riaient, par exemple, ils la trouvaient... mais on ne peut pas dire qu'elle était sévère. Ce n'était pas une personne sévère, non.

Q. Et, vous, quand vos enfants arrivaient de l'école et racontaient que l'institutrice leur avait dit des choses qu'ils n'avaient pas aimées, comment preniez-vous cela? Est-ce que vous défendiez l'institutrice ou bien vous donniez raison à vos enfants?

R. On voit bien que vous ne connaissez pas ma famille vous!

Q. Moi, je pose des questions. Je n'en poserais pas si je connaissais les réponses!

R. Je vous dis que mes garçons, quand ils faisaient des mauvais coups ou qu'ils étaient punis, ils ne manquaient pas de lui dire: "Toi, si tu as le malheur de dire ça à la maison..."

- Q. Tu vas te faire organiser le portrait?
- *R. Je me rappelle que, une fois, ils m'avaient enfermée dans une boîte à grain. Papa avait un cheval, il travaillait pour les Price et il avait un cheval. Son grain, il le mettait dans une grande boîte. C'était en métal à l'intérieur pour ne pas que les rats viennent grignoter le grain. Une fois, j'avais rapporté leur mauvais coup à maman. Moi, ça me fâchait quand ils étaient trop malcommodes à l'école; puis, quand je venais trop au bout, bien, là, je disais à maman: "Lui, il a été malcommode à l'école." Cette fois-là, ils m'avaient enfermée dans la boîte à grain. Je criais, je pleurais. Moi, qui ai peur des rats et des souris... J'ai manqué mourir là!
- R. Il y avait un couvercle sur cette boîte-là hein.
- Q. A part ça, on peut dire qu'à l'école il n'y avait pas de distinction entre les garçons et les filles?
- *R. Non.
- Q. C'était de même chez moi. On avait aussi l'école mixte, alors on a connu cette situation.
- *R. Moi, je trouve que, dans ce temps-là, c'était bien moins pire: les enfants étaient moins énervés à ce moment-là qu'aujourd'hui. A la minute où ils tombent mixtes, je sais bien qu'à l'école où j'enseigne, ce n'est pas un cadeau.
- R. Des enfants pour faire du mal, dans ce temps-là, pour briser quelque chose, pour détériorer quelque chose, il n'y en avait pas.
- *R. Ah non, on ne brisait rien?
- R. Nos enfants quand ils étaient malcommodes, ils étaient agités et aimaient jouer des tours aux autres.
- Q. Oui mais ils ne brisaient pas pour briser mais...
- R. Pas pour faire du mal. Aujourd'hui, c'est de briser. Leur plaisir, c'est de briser. Ça ne leur appartient pas mais ça fait rien, on va briser cela. Mais, dans ce temps-là, les enfants n'étaient pas portés à briser.
- Q. Ce que vous dites, c'est vrai. Mais il y a un autre phénomène dont il faut tenir compte. Vous enseignez à des enfants de la ville, puis on en est venu à la campagne.
- *R. Mais, tout de même, il y en a beaucoup qui viennent de la campagne. Oui il y en a qui viennent de la campagne, on en a plusieurs.

- Q. Voyez-vous une différence, en général, entre ceux qui viennent de la campagne et ceux qui viennent de la ville?
- *R. Nous autres, on constate que ceux qui viennent de la campagne sont moins...
- Q. Plus calmes...
- *R. Plus calmes; ils sont moins nerveux.
- Q. C'est ça. Alors on peut dire que le phénomène est plus aigu dans les villes car, là, les gens vivent dans des petits logements et sont toujours à se marcher sur les pieds les uns les autres. C'est ça qui énerve les gens à la longue. Et puis, il y a peut-être le phénomène des parents séparés. C'est courant aujourd'hui; alors vous comprenez que la fatigue et l'agressivité des parents puissent passer chez les enfants.
- *R. A mon école, j'ai affaire à dix groupes de 30-32 élèves, mon groupe le plus bas c'est 29; dans ces groupes, on trouve jusqu'à 10 élèves dont les parents sont séparés.
- Q. Une pareille situation crée un climat d'insécurité à la maison. Et le parent qui garde les enfants, il se sent responsable et, à un moment donné, il peut s'énerver aussi. Ça le fatigue à la longue et...
- *R. Bien souvent aussi cette personne-là travaille.
- Q. Oui et s'il arrive fatigué, le soir, alors l'énervement se multiplie à ce moment-là. C'est très intéressant ce que vous avez raconté et c'est vrai ce que vous avez dit. C'est un témoignage d'une grande valeur pour des jeunes qui entendent ça. Bien sûr, ils vont choisir et dire pour le reste: "Nous autres, ça nous concerne pas, ça nous servira peut-être pas." Mais, dans l'ensemble, ils sont très friands d'entendre parler de la façon dont ça se passait autrefois. Ils n'ont pas eu de cours d'histoire à l'école, vous le savez; ils ne savent rien de l'histoire du Canada et pensent que ça n'a rien à voir avec l'histoire du Québec. Ils ne connaissent rien dans ça mais ils commencent à s'y intéresser. Ils commencent d'abord par leur petit coin de pays et puis, après cela, ça s'élargit un peu. Ça leur prend du temps pour découvrir tout ça. Mais si on arrive avec des témoignages vivants, comme celui que vous venez de donner, ça a une grande valeur, car on ne trouve pas cela dans les livres. C'est pour cela aussi que je le fais, d'abord pour leur montrer comment on peut aborder quelqu'un. Ce n'est pas facile d'interviewer quelqu'un et de le mettre à l'aise. Avec vous, c'est facile, vous êtes très à l'aise; mais, avec d'autres, on a beaucoup de difficulté... Je me souviens lorsque j'ai interviewé Mme Mauriac, en Europe. Elle ne voulait pas me laisser enregistrer.

Elle me disait qu'elle ne savait pas quoi dire. Elle était toute timide. Pourtant c'est une grande dame, c'est une femme d'écrivain et tout... Bon, vous, vous travaillez dans les Beaux-Arts...

*R. Les Arts plastiques au Secondaire II.

Q. Vous amenez vos élèves à manipuler des choses. C'est beaucoup plus facile que de leur inculquer des notions, comme moi, par exemple, en français. Si je n'ai rien de concret à leur faire manipuler, c'est difficile de les tenir attentifs à une chose lointaine, une idée. Vous imaginez la différence. Par contre, il y a l'inconvénient que, s'ils s'énervent, ils brisent et répandent des saletés.

*R. Non, moi, je ne peux pas me plaindre parce que...

Q. Il faut dire que, maintenant, vous avez de l'expérience...

*R. De l'expérience puis, après ça, au début de l'année, je suis plus sévère. Mais une fois qu'ils savent ce que je veux, ils sont habitués à moi. Je ne vous dis pas qu'il y en a qui ne s'énervent pas de temps à temps mais, en général, ça va bien...

Q. D'une manière générale, croyez-vous qu'une femme est plus apte à enseigner au moins auprès des petits, disons jusqu'à la sixième année, qu'un homme?

*R. Moi, je vois plus une femme qu'un homme. Quoiqu'il y en ait qui fassent bien cela. On en a eu un en arts, je parle au Secondaire, on en a eu un en arts qui était extraordinaire. Par contre, tous les autres hommes avec qui j'ai travaillé, c'était zéro.

Q. Pourquoi? Vous devez avoir des idées sur ce qui se passe?

*R. Le type dont je vous parle, était présent à son travail. Les autres, ils rentraient en même temps que les élèves, et dans un atelier d'art, je n'ai pas besoin de vous dire que quand vous entrez en même temps que les élèves...

Q. C'est le bazar.

*R. La pagaille prend, c'est pas long; parce que, pendant que tu vas chercher les ciseaux, tu vas chercher la corde, tu vas chercher la gouache, il y a le temps de se passer bien des choses.

Q. C'est ce que j'allais vous dire tout à l'heure, vous le suggérer en tout cas; peut-être que les hommes vivent moins dans le présent que les femmes... Moi, c'est ce que j'ai remarqué depuis plusieurs années que j'enseigne à des groupes mixtes. Les filles sont très appliquées dans le moment présent à ce qu'elles

font, tandis que les gars, quand ils font ça, ils pensent à autre chose, à ce qu'ils pourront faire après, toujours dans l'avenir.

*R. Peut-être...

Q. Et puis pensez-vous que Péribonka va rester sur la carte longtemps?

*R. Bien oui, j'espère...

Q. Je viens de lire une thèse faite par une religieuse du Bon Conseil de Chicoutimi sur l'avenir des villages du Lac Saint-Jean. Elle arrivait à cette conclusion que, il y avait certains villages, entre autres Saint-Méthode, Saint-Henri de Taillon, Péribonka^{au} devaient disparaître parce qu'elle disait que, à la longue, ils vont être absorbés par des places plus considérables regroupées, comme Dolbeau, ici, Saint-Coeur-de-Marie. Ces centres absorbent tout: l'emploi, les industries, le marché. Ainsi, Saint-Méthode va être absorbé par Saint-Félicien.

*R. Je ne voudrais pas.

Q. Pourquoi est-ce que ça devrait être absorbé? Il faudrait trouver quelque chose, par exemple, qui sorte la paroisse ou le lieu, d'une petite vie qui s'en va en s'éteignant doucement.

*R. C'est sûr qu'il n'y a pas grand'chose ici.

Q. Ici, la culture a été abandonnée. C'est vrai qu'on a commencé à développer la culture de la pomme de terre. Et ça produit bien?

*R. Oui.

Q. La forêt, c'est pas mal éloigné maintenant...

R. Pour la forêt, il faut aller en dehors; c'est plus loin.

Q. La plupart des gens de Péribonka, est-ce qu'ils travaillent à l'extérieur? à Dolbeau?

*R. Il y en a qui travaillent à Dolbeau, il y en a qui travaillent en forêt; ça travaille tout à l'extérieur. Ici, à Péribonka, en fait, il y a juste le gérant de la municipalité, le secrétaire.

Q. Germain Savard.

R. Des emplois permanents, ici, dans la paroisse, il n'y en a pas.

Q. En 1915, par exemple, ce que j'ai appelé "l'âge d'or" dans mon article sur le quai de Péribonka, entre 1908 et 1920, la population était plus considérable. Il y avait une partie de Sainte-Jeanne-D'Arc et de Saint-Augustin et puis la Pointe Taillon était habitée. Vous savez que le Gouvernement provincial est en train de penser un projet de réaménagement, d'en faire un parc écologique.

*R. Un parc naturel.

Q. J'ai rencontré, l'autre jour, à Roberval, Raymonde Pomerleau, une co-paroissienne, géologue qui travaille à ce projet.